LE PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTHROPE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR P. F. N. FABRE-D'EGLANTINE.

Représentée au Théâtre FRANÇOIS, le 22 Février 1790.

. . . . . *Miseris succurrere disco.*
VIRG. Æneid. L. I.





A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI, quai des Augustins, à l'Immortalité.

1791.

66246

Prix 30 sols.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Nec vos decipiant blandæ mendacia linguæ. Ovid. *ép.* 2.

LA FRANCE, cette belle partie du globe, cette belle surface de trente mille lieues, l'amour du ciel, le chef-d'œuvre des élémens, la protectrice de l'humanité, le triomphe de la civilisation, étoit dégradée désolée, dévorée par un petit nombre d'êtres malfaisans, revêtus de la figure humaine. De l'une à l'autre extrémité de cette vaste région, la nature éperdue, la tête courbée sous un joug de plomb, les yeux épuisés de larmes, les mamelles desséchées, les bras chargés de fers, le bâillon à la bouche, la nature erroit sans asyle, précédée de la crainte et de la terreur, ridiculisée par la dépravation, trahie par la lâcheté, méprisée par la sottise, trafiquée par l'avarice, persécutée enfin par l'orgueil, par la cruauté, par le mensonge et par tous les vices ensemble.

En France, il n'existoit ni foi, ni loi; avec de l'intrigue et de l'impudence, on arrivoit aux honneurs, tout salis par mille turpitudes; avec de la fierté dans l'ame, on étoit sûr d'essuyer les dédains, les rebuts, les mépris et la persécution des méchans heureux. La probité étoit le chemin de la ruine, la

friponnerie celui de la fortune. L'agriculteur, dénué de pain, rampoit couvert d'opprobre; le commerce ne présentoit qu'un champ de brigandage et de mauvaise foi. Dans les tribunaux, les jugemens se vendoient à front découvert et au plus offrant; l'iniquité, l'oppression avoient un tarif connu. Avec de l'or ou un nom, vous frappiez le foible à volonté, vous perdiez l'innocent tout à votre aise; la chicane, cette lèpre impolitique, corrodoit la nation; un million de vampires achetoient le droit de succer le sang des Français. La pourpre, l'hermine et les rubans devenoient le prix de celui qui comptoit le plus de victimes sur ses rôles. Les arts, avilis sous le patronage des tyrans, des fripons et des sots, n'avoient que le choix de la misère ou de l'infamie. Le grand n'étoit qu'un oppresseur sans pitié; le petit, qu'un opprimé sans courage; les héros prétendus, que des fourbes adroits, ou des pervers insolens; le soldat, qu'un esclave dépouillé de toutes ses facultés humaines. La noblesse étoit devenue un charlatanisme; le génie, un ridicule; l'énergie, un crime; le mot de liberté, un blasphême; la pitié, hypocrisie; l'égoïsme, doctrine publique; la pudeur, grimace; la vertu, rien, et l'argent, tout.

Eh bien! c'est du jour marqué par la nature des choses, comme le dernier période de ce bouleversement, comme le *maximum* du mal; c'est du centre de cette dépravation, c'est une année avant la révolution, qu'un HOMME s'élève pour nous assurer

. . . . que nos maux se réduisent à rien !
Et qu'il a grand sujet de dire : TOUT EST BIEN ! Optimiste, acte 5, scène dernière.

Hé ! juste Dieu, pour combler la mesure du mal, il falloit donc qu'il s'en trouvât un panégyriste ! Il falloit aux heureux du siècle un encouragement à se pardonner leur dépravation, leur égoïsme et leur tyrannie !

Je l'avouerai, jamais je n'ai pu, sans indignation, entendre l'Optimiste de M. *Collin*. Je n'ai point eu de repos que le théatre n'ait été armé d'une morale spécialement contraire aux principes de cet ouvrage. C'est pour les retorquer et en diminuer l'influence, autant qu'il étoit en moi, que j'ai composé LE PHILINTE DE MOLIÈRE, OU LA SUITE DU MISANTROPE.

Il ne s'agit pas ici précisément de M. *Collin* : laissons l'art et l'artiste de côté ; il s'agit du fonds de son ouvrage et de sa doctrine détestable. Certes, il n'y a point à se vanter de son talent, quand il devient la dernière pierre jettée à l'humanité, quand il n'enfante que des sophismes destructeurs de la pitié ; quand il fait une blessure mortelle à la patrie : et tel est le venin répandu dans *l'Optimiste* de M. *Collin*. J'aime à conjecturer que cette pièce lui fût, sinon commandée, du moins conseillée. Je n'ose croire qu'un homme qui dit à tout propos, avoir été malheureux, et l'être encore, puisse, par de subtiles combinaisons, avoir inventé la flagornerie la plus raf-

finée et la plus insidieuse dont jamais homme de lettres ait été capable.

Je ne sais ce que c'est que les ménagemens, quand il est question de l'instruction publique.

Boileau, Art poët. ch. 4.

Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infames déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
AUX YEUX DE LEURS LECTEURS RENDENT LE VICE AIMABLE.

J'attaque M. Collin comme le ministère public attaqueroit le vendeur de Mithridate sur ses trétaux; c'est mon devoir de citoyen que de servir la vérité, et c'est encore mon plaisir. Ce que je reproche à M. *Collin*, je m'engage à le prouver, et mes preuves seront invincibles.

Si l'esprit de la Comédie de M. Collin est de flatter la cour, les grands, les riches, les heureux du grand monde, et d'invétérer leur perversité en leur présentant le mal comme nul, en cherchant à leur persuader que leur cupidité, leur tyrannie et leurs malversations ont tout laissé dans le meilleur ordre de choses; qu'ils ont beau se gorger de la substance du pauvre, que le pauvre n'en est pas moins l'être le plus heureux; qu'en vain se sont-ils livrés et se livreront-ils à toutes sortes de méchancetés et d'abominations, que d'abord ces méfaits n'étant pas supposables, il reste encore que le systême qui nie le mal et pose que tout est bien, doit les rassurer et les laisser dans une sécurité et une apathie parfaites sur tout

ce qui se passe : on conviendra que cette Comédie renferme une morale affreuse et un mensonge bien dangereux.

Si l'esprit de la Comédie de M. Collin est encore de porter les opprimés et les malheureux à une lâche complaisance, à une paresse servile, à une insouciance d'esclave ; d'éteindre dans les ames cette énergie salutaire, la terreur des fripons et des oppresseurs, et le seul recours des opprimés ; de professer l'égoïsme, en invitant à ne regarder qu'autour de soi, et à se moquer du reste ; de nier la gravité des maux qui affligent le pauvre plus que le riche, et tout cela, en épuisant les arguties les plus misérables, pour bercer les gens du monde dans leur insensibilité. On conviendra que la Comédie de M. Collin est une école anti-sociale, où le fort apprend à tout oser et le foible à tout souffrir.

Eh bien ! tel est l'esprit de cette Comédie, et quiconque l'a lue ou entendue, doit déja trouver la concordance établie entre ces intentions et les maximes de l'ouvrage.

Car, je vous prie, quelle est l'opinion que professe et que veut inspirer M. Collin, lorsqu'en nous présentant son *Optimiste*, son **Plinville** comme un modèle à suivre pour être *content de tout*, et par sa conséquence, *toujours heureux :* il ne nous offre qu'un ami déclaré des préférences, qu'un zélateur des distinctions de l'orgueil, qu'un véritable ennemi du genre-humain, puisqu'il en regarde en pitié les quinze

vingtièmes, malgré la bonhomie qu'il affecte et le ton doucereux dont il se pare ? Je ne me laisse pas prendre aux puériles afféteries ; les larmes et le ton piteux ne font rien aux choses, quand les choses sont pernicieuses. C'est à faire aux enfans à trouver bon le miel qui déguise le poison.

PLINVILLE.

Optimiste, acte 1, scene 10.

Quand j'y songe, je suis bien heureux, je suis homme,
Européen, Français, Tourangeau, GENTILHOMME !
Je pouvois naître Turc, Limousin, PAYSAN.

Dans la gradation de ses avantages, voilà donc le héros de M. Collin, qui compte sa qualité de *gentilhomme* comme le plus haut période de sa félicité. Jugez du plaisir de la noblesse à ouïr ce beau principe ! C'est d'après ce principe que notre France est farcie de Secrétaires du Roi, de Trésoriers de France, et de tant de milliers de *vilains savonnés*, qui une fois devenus *gentilshommes*, se sont trouvés contens de tout, parce que, selon l'expression de Rousseau, *ils ne se sont alors plus souciés de personne.*

Lettre sur les Spectacles.

Je pouvois naître Turc, Limousin, PAYSAN.

Voilà d'un seul trait, les *paysans*, c'est-à-dire, près des trois quarts des habitans du globe, regardés avec une compassion insultante par M. Collin, condamnés à être malheureux, jugés tels par M. Collin; car PLINVILLE *pouvoit naître paysan*, et alors la conséquence est claire, il n'eût pas été heureux. Pour l'être, il falloit qu'il fût GENTILHOMME. Ainsi ce n'est pas

des *paysans* qu'il s'embarrasse; il ne l'est pas, le voilà *content*.

Ah! M. Collin, vous saviez bien à qui vous aviez à montrer votre Comédie. A quoi vous sert cet amour des champs dont vous nous rimez tant les délices! Et puis fiez-vous aux tendres pastorales des Poètes *suivant la Cour*.

Quant à la gentilhomanie du héros de M. Collin, ne vous figurez pas que la rime lui ait imposé ce principe extravagant; car un peu plus loin, lorsqu'il veut égayer les chagrins de son ami, dans l'énumération des avantages que cet ami possède, il ne manque pas de lui dire: Optimiste, acte I, scène II.

Vous avez, *comme moi*, NAISSANCE, bien, santé.

Il est donc clair que dans la théorie de bonheur de M. Collin, il faut de la *naissance*. Il n'y a donc de bonheur que pour les gens qui ont de la *naissance!* M. Collin n'a donc voulu apprendre à être *contens de tout* qu'aux gens qui ont de la *naissance!* La nation française lui rend mille graces.

Si vous doutiez encore, lecteur, de la religion de M. Collin et de ses principes sur la noblesse, donnez-vous la peine d'observer comme il y revient toujours et quelle est sa précaution à caresser les nobles, en flattant leurs prétentions, par sa recherche scrupuleuse des convenances patriciennes.

Madame *de Roselle*, nièce de l'Optimiste *Plinville*, veut seconder l'amour secret de la fille de ce *Plinville*

pour un aventurier nommé *Belfort*. Elle connoît fort bien les principes de la maison de son oncle ; elle cherche à pénétrer cet amant, pour en apprendre la seule chose qu'elle ait à savoir, et la seule, qu'elle fait bien sentir être absolument et uniquement nécessaire pour le mariage qu'elle médite. Or quelle est cette chose ?

Optimiste, acte 2, scène 2.

MADAME DE ROSELLE, *à Belfort.*

Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de *condition.*

Et un peu plus bas, avec de nouvelles instances, comme pour ne pas s'embarquer plus avant dans le traité, sans ce préliminaire :

Parlons à cœur ouvert, vous êtes *Gentilhomme !*

L'embarras de Madame *de Roselle* est justement celui de M. *Jourdain.*

CLÉONTE, *à M. Jourdain.*

Molière, Bourg.-gentilhomme, acte 3, scène 12.

Monsieur... l'honneur d'être votre gendre, est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six

ans de service, et je me trouve assez bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais avec tout cela..... je ne suis pas gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment !

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

A la grande satisfaction des petites loges et du public, qui aime fort à voir réussir les amours des jeunes gens, l'aventurier Belfort, plus heureux que Cléonte, avoue qu'il est gentilhomme. Madame *de Roselle* n'étoit pas femme à prendre le change.

Vous allez admirer ma pénétration ;
Vous êtes, *je le vois*, né de *condition.*

Le joli badinage ! c'est-à-dire, les gentilshommes ne sauroient se déguiser. La nature leur a imprimé un certain caractère, qui les fait reconnoître tout de suite ; ils sont d'une matière privilégiée. Observez que ce Belfort est doux, timide, sensible, modeste, humble même et savant ; ce qui n'empêche pas Madame *de Roselle* de deviner la caste de ce noble amant : d'où il résulte que les gentilshommes ont sur le front leur étiquette native. L'aimable philosophie !

Mais peut-être est-ce esprit de corps de la part de

M. Collin ? peut-être est-il gentilhomme lui-même ! non pas que je sache. Appréciez donc maintenant les adulateurs, et ne vous étonnez pas de l'empire qu'acqueroient, en dormant, les gens qui avoient de la naissance. O ! que le grand homme disoit bien :

Molière, Misantrope, acte 2.

> C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit par-tout se prendre
> Des vices où l'on voit les humains se répandre.

La noblesse est-elle donc un vice ? non : mais bien l'orgueil. Que sera-çe de l'inspirer, de le flatter, de le servir ?

La noblesse héréditaire n'est pas la seule chose qu'exige M. Collin pour être *content de tout* ; il veut encore la richesse : avec ces deux moyens, il vous montre combien il vous sera facile de trouver que tout est pour le mieux dans ce monde. Sa proposition n'est pas douteuse.

PLINVILLE.

Optimiste, acte 1, scène 8.

> On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
> Je suis émerveillé de cette providence,
> Qui fit naître le riche auprès de l'indigent.

Le sage, l'observateur et le malheureux avoient toujours pensé que le crime seul, sous l'aspect multiplié de la cupidité, de la tyrannie et de l'injustice, avoit fait naître le riche auprès de l'indigent. M. Collin rassure les riches, et les invite à se tranquilliser sur la disproportion, qui pourroit les frapper quel-

quefois en dépit de leurs passions, en leur apprenant que ce n'est que par l'effet de la Providence qu'ils sont riches, c'est-à-dire, de droit divin et par la grace de Dieu. En fait de politique, a-t-on jamais écrit de niaiserie plus fausse! en fait d'humanité, de maxime plus barbare!

Et en quel autre voisinage pense donc M. Collin que pourroit naître le riche, si la Providence ne s'en mêloit pas, si ce n'est auprès de l'indigent? Connoît-il un peuple sur la terre, chez lesquels il soit des indigens sans riches, et des riches sans indigens, liés nécessairement à côté les uns des autres par une conséquence inévitable de la chose même? De quoi s'émerveille-t-il? mais le vrai de l'admiration de M. Collin, c'est que plus une disproportion est inique, plus on sent de plaisir à trouver une ombre de droit qui la fonde, et sur ce point, les riches ne sont pas difficiles. Croyez que l'article poétique de M. Collin leur a paru extrait de la loi naturelle; et voilà comme on raisonne, quand on veut être trouvé charmant par un noble, et sensible par un riche.

On sera peut-être étonné que M. Collin puisse soutenir que tout est bien en traçant le nom de riche, et sur-tout celui d'indigent? il vous répond sans façon:

> L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent.
> Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
> Que la moitié du monde est par l'autre servie.

Optimiste, acte 1, scène 8.

Il ne pouvoit pas mieux, ce me semble, vous dire sa façon de penser sur le système de nos fortunés, dont les maximes sont, qu'il est de droit que les gens-comme-il-faut soient maîtres de tout et dans l'abondance; et que c'est à ce qu'ils appellent *la canaille* à travailler si elle veut vivre. On prétend même que sous le règne du feu Roi, il fut prouvé au Conseil, lors de la persécution contre les mendians, qu'il seroit dangereux que le peuple fût à son aise, et l'on poussa le calcul jusqu'à déterminer que cinq sols par jour devoient suffire à chaque MANANT. C'étoit dire, le reste est à nous: prenons, et l'on a tout pris. Cette manière de tenir le peuple en esclavage est profonde et sur-tout heureuse, comme les nobles et les riches doivent s'en appercevoir. Mais quelques mois avant la révolution, il étoit bien doux pour les deux ordres riches, qui se croyoient bien plus de la moitié du monde, de dire au tiers-état :

Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

On voit que la providence de M. Collin est d'une invention admirable pour ceux qui ont eu l'habileté de se passer d'elle.

Après s'être extasié sur les propositions qu'il avance, l'auteur de l'Optimiste n'a garde d'oublier d'en faire l'application. On peut étudier, dans l'ouvrage même, la dextérité qu'il emploie à rendre cette application le moins choquante, pour en faire prospé-

rer plus imperceptiblement l'*inde mali labes*, et en désigner les conséquences, vers lesquelles il marche à pas de loup. Voyez d'abord comme il multiplie les sophismes pour jetter toute la faveur de l'opinion sur les classes constituées en puissance et en richesse, afin d'en induire que les opprimés ont tout à fait tort de se plaindre.

PICARD, *laquais de Plinville, à son maître.*

Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert? — Optimiste, acte 1, scène 9.

PLINVILLE.

Parce que tu n'es pas de la moitié qui paie.

Qu'est-ce à dire, M. Collin? quoi! le peuple toujours opprimé, toujours dévoré, et dans les campagnes, où comme *Tantale* entouré des fruits de la terre et des bienfaits du ciel, il languit et périt de faim et de misère; et dans les atteliers, où des milliers de néophites en noblesse et de voleurs surdorés trafiquent et brocantent sa sueur, ses veilles, son intelligence et son génie; et dans les armées, où des fripons à plume et à glaive ont combiné les cent mille manières de rogner sa chétive solde; et dans les antichambres, où Princes maltotiers et publicains de cour, viennent rapiner les fruits de son esclavage et le produit net de son ame dépravée et vendue. Quoi! ce peuple n'est pas de la moitié qui paie? êtes-vous insensé, ou le plus dangereux des sophistes? Et dites-

moi ! cette innombrable liste d'impôts indiscrets qui écrasent le malheureux et n'enrichissent que l'opulent, sans l'assouvir ; et ces aides, qui rendent la bouteille de vin du pauvre plus chère du pair au pair que la cave entière d'un Fermier général ; et ce chemin incrusté par l'indigence et foulé par la molesse ; et cette pourpre, ces lames d'or, ces tissus de soie, ces glaces lubriques, fabriqués par des cadavres, et ramassés, entassés en jouissance par nos sibarites ; et ces armées, ces chaînes vivantes et réciproques, hébétées par les agens ministériels ; et ces légions de valets dont la loterie et l'agiotage abusent l'espérance pour escroquer leur salaire ; quoi ! ces choses, et tant d'autres de la même espèce, ne vous ont pas appris, M. Collin, que la moitié qui sert est précisément la seule moitié qui paie ! Le brigand qui, après m'avoir dépouillé, battu, meurtri et lié les bras au coin du bois, me contraindroit à porter son bagage et à charger sa carabine pour un morceau de pain qu'il me donneroit, est précisément l'image de votre moitié servie. Voilà la vérité, M. Collin. Respectez l'infortune, alors vous ne direz plus :

PLINVILLE.

Optimiste, acte 1, scène 10.

. . . . Il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre.

Assertion cruelle ! que je démens formellement. Je vous défie, en parcourant la France en tout sens, d'en-

jamber cent pas géométriques d'une possession à l'autre, sans trouver, non pas *un seul pauvre*, mais une multitude de pauvres, et toujours en proportion accrue du nombre de riches et de la somme de leurs richesses. Telle étoit la jonglerie des Ministres de Louis XV. Ils faisoient recruter et solder des misérables endimanchés, pour venir jouer des scènes de prospérité sur le passage de ce Prince. O! que le Monarque avoit bonne grace à dire : « *Il n'est autour de moi pas un seul pauvre.* »

Au bout de ces tristes argumens, qui ne sont bons qu'à désespérer l'infortuné dont on cache les misères, et qu'à étouffer la pitié des gens heureux, à qui on met un bandeau sur les yeux, si quelqu'homme du peuple, navré d'une longue souffrance, s'obstinoit à s'élever contre le système de l'Optimiste, et lassé de son esclavage, s'avisoit de dire :

> Voilà ce qui me fâche,
> Je remplis dans le monde une pénible tâche ;
> Et depuis cinquante ans. . . . .

Optimiste, act 1, sc. 9.

M. Collin, qui ne veut pas qu'on se plaigne, et qui, semblable au médecin Sganarelle, prétend que *lorsqu'il a bien bu et bien mangé, tout le monde soit saoul dans la maison*, répondroit :

Molière, Médec. malgré lui, acte 1, scène 1.

> Tu devrois, en ce cas,
> Être fait au service.

Optim. acte 1, scène 9.

Réponse aussi ridicule que barbare, et cependant la

même que j'entends faire tous les jours du grand au petit et du fort au foible, depuis vingt ans que j'observe les hommes. Et à cette réponse niaise, on rit : ascendant terrible de l'intérêt personnel et de la paresse humaine à secourir son semblable! influence puissante, quoiqu'imperceptible, d'une représentation théatrale! on rit! ah! si chaque spectateur scrutoit le fond de son âme, il sentiroit que son rire, en ce moment, n'est autre chose que le charme cruel qu'éprouve l'égoïsme à secouer tout ce qui le dérange ou le fatigue. De ce rire universel on se fait une approbation du parti que l'on trouve le plus facile et le moins coûteux à prendre; et dans cette situation, gracieusement impitoyable, où s'agencent aisément les âmes foibles ou corrompues, on répond facilement au pauvre : « *Tu es fait à la misère;* » au prisonnier qui l'est depuis longtems, « *tu dois être habitué à ta captivité, tu souffres moins;* » au villageois plaidant en vain depuis dix ans pour son patrimoine envahi, « *tu dois avoir appris à t'en passer, et avoir cherché d'autres ressources;* » au malade traînant ses longues douleurs faute de secours, « *oh! le mal d'habitude fait moins souffrir, et finit par se passer* ». J'en atteste tous ceux qui ont besoin d'autrui, quelle réponse est plus commune? la voilà établie en précepte.

A ce mot de malade qui vient de tomber sous ma plume, j'observe que M. Collin semble s'être appliqué à affoiblir toutes les sensations fortes qui, j'en conviens,

conviens, sont désagréables pour les délicats du grand monde; mais dont la nature se sert pour émouvoir la pitié. Je parle de ces tableaux frappans et douloureux que la vertu rappelle quelquefois à la mémoire de ceux qui l'abandonnent, pour en obtenir quelqu'accès de résipiscence en faveur de l'humanité. S'il est une souvenance impérieuse, une émotion irrésistible qui puissent attendrir une âme émoussée par les jouissances du monde et endurcie de plaisir, c'est sans doute le tableau des misères et des douleurs de l'infortuné, que les maladies ont jetté dans un coin de sa chaumière, ou de son grenier, ou d'un hôpital. Eh bien! M. Collin, toujours prêt à jetter des roses sur le pli de l'édredon des riches, vient atténuer l'idée déchirante, salutaire et cohercitive par sa déplaisance même, que les riches pourroient concevoir de la situation d'un malade. Il dérange et rétablit exprès la santé de son héros, pour lui faire avancer cet étrange raisonnement:

PLINVILLE.

Tiens, vois-tu, chère Rose! Optimiste, acte 1. sc. 7.
D'honneur, je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étois dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisoit souffrir aucunement.
.... Notre machine est alors engourdie,
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie,
Et ma foiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé.
La santé peut paroître à la longue un peu fade.

b

Ne nous y trompons pas : ces paradoxes qui, par leur extravagance, prennent une tournure de plaisanterie, n'en sont que plus dangereux; c'est le rafinement de la niaiserie; c'est l'humanité persifflée : qui s'avisa jamais de plaisanter avec elle ? doit-on jouer, sur son compte, avec une race d'hommes durs, impitoyables et corrompus, qui, prompts à sourire du masque, ne demandent intérieurement qu'une excuse apparente pour braver le respect humain, et qu'un motif léger pour rasseoir, de plus belle, leur apathique indifférence ?

Souvenons-nous que dans les tems de corruption, mille vérités éloquentes et fortes, sur les malheurs de l'humanité, ont de la peine à nous faire avancer d'un pas vers la pitié, et qu'une seule illusion sur la prospérité publique nous rejette rapidement vers l'Égoïsme.

Plus on avance dans l'examen de la Comédie de l'Optimiste, plus on s'apperçoit que l'Auteur y remplit les fonctions des agens de toute robe et des satellites de toute arme, qui, circonvenant les puissans et les riches, mettent leur soin à écarter de leur palais, de leur vue et de leur oreille les misérables et leurs plaintes, et à faire entendre, à faire croire par la bouche de leurs charlatans et la plume de leurs valets, que la vertu seule et l'amour de l'ordre guident les gens en place. Le meilleur moyen de faire sa cour aux grands qui ne suivent que leurs caprices et leurs passions, et qui vivent d'iniquités, c'est d'établir des

maximes dont l'esprit soit de présenter leurs méfaits comme incroyables et leur méchanceté comme impossible. De là vient qu'on ne plaît jamais mieux aux méchans, aux fripons et aux oppresseurs qu'en disposant l'esprit du peuple à ne jamais supposer le mal avant qu'il n'arrive; et quand il est arrivé, à se consoler de ce qu'on a souffert, par ce qu'on n'est plus à même de souffrir, et de ce qu'on a perdu par ce qui reste.

Mais la grange est détruite.....

PLINVILLE.

Il est vrai, mais aussi
J'ai sauvé l'écurie......

Optimiste, acte 3, scène 1.

Ce système de crédulité, présenté sous le nom de confiance; de lâcheté, sous le nom de bonhommie; d'insouciance, sous le nom d'amour de la paix; et de bêtise sous le nom de bonté; ce système, dis-je, est fort accommodant pour les puissans qui vont grand train en fait d'arbitraire et de rapine, pour les brigands qui aiment fort qu'on se laisse voler, et non pas qu'on se plaigne.

PLINVILLE.

Veux-tu que je te dise,
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchans, de fripons,
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux, mais ils sont aisés à reconnoître.

Optimiste, acte 2, scène 4.

Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Être une fois trompé que de craindre toujours.

Figurez-vous la joie interne de nos dévorateurs à écouter ces hardis mensonges et à les voir applaudir par leurs dupes. Comme ils espèrent, non pas d'être crus honnêtes gens, avantage que non seulement ils ne recherchent guère, mais qu'il ne leur vient pas même en pensée de desirer, mais de trouver leurs victimes plus faciles et leurs coudées plus franches !

Remarquez ce trait :

.... Mais ils sont aisés à reconnoître,

Précisément parce qu'il n'est point du tout aisé de reconnoître, ou du moins de convaincre les méchans et les fripons de la haute volée ; précisément parce que ces satrapes rusés ne se compromettent jamais ; précisément parce qu'ils ont cent masques pour un, et qu'à les juger sur leur formulaire, on diroit d'eux précisément ce qu'en dit M. Collin.

Que dites-vous de ce parti à prendre ?

.... J'aime mieux ....
Être une fois trompé, que de craindre toujours.

Belle sentence ! profonde maxime ! comme si on ne pouvoit être trompé, volé, opprimé qu'une fois ! ô que ceci est bien dans le sens des fripons ! Ils ne vous écorchent pas tout d'un coup ; ils commencent par vous tâter avec précaution, et quand ils vous ont trouvé de l'avis de M. Collin, ils n'y cherchent plus ni ménagement, ni finesse. Il n'y a que le premier pas qui coûte ; il falloit bien les aider à le franchir. Con-

duisez-vous d'après la maxime susdite, et vous verrez. Ce n'est point là le proverbe du sage, et je dis, bien populairement, avec lui : « *Qui se fait brebis, le loup* » *le mange.* » Franchement, je ne suis pas le seul qui le dise; et s'il faut tout avouer, j'ajouterai cet autre adage : « *Tout ce qui bêle, n'est pas brebis.* » Mais il s'agissoit ici de plaire à ceux qui peuvent en tenir compte.

C'est de ce patelinage des méchans et des fripons et de leurs courtisans chatemites, que vient cette affectation de douceur et de sensibilité, dont les écrits modernes sont inondés et affadis. Cette puérile tartufferie a sur-tout gagné le théatre; il n'est pas jusqu'aux Comédiens qui ne s'en délectent. Les gens du monde et la cour n'ont pas d'autre langage; vous les prendriez pour de pauvres petits moutons. Bien souvent même les ordonnances et les proclamations des fonctionnaires publics sont édulcorées de ce miel fastidieux, c'est-à-dire, qu'on fait grand bruit de la sainteté et de la paternité de la loi, pour masquer l'iniquité de ceux qui en abusent. Les belles dames qui, en deux ou trois années, ont eu trente amans débauchés, trente profitables, et pas un de sensible, qui passent le jour à vendre leur crédit, et la nuit à friponner, sont merveilleusement éprises de cette afféterie de langage et de sentimens; elles sont toujours prêtes à se pâmer. Qu'un pauvre infortuné, bien candide, allât d'après ces grimaces, implorer leur âme compatissante; comme il seroit attrapé !

Que d'observations ont allumé ma haine contre ces hypocrites de société! Un jour, je me trouvois avec un de ces optimistes menteurs qui, indépendamment des avantages qu'ils trouvent à afficher cette religion bénévole, calculent que rien ne sert mieux à masquer un naturel méchant et sournois, que de dire que tout le monde est bon, tout le monde sensible, qu'ils sont contens de tout, et qu'il n'existe ni méchans, ni fripons. Il avoit, je ne sa's pourquoi, de la ténacité à vouloir me prouver que tel étoit le fond de son âme. Je ne croyois, ni le diseur, ni son dire; mon humeur âpre, franche, jamais embarrassée et souvent embarrassante à l'aspect d'un tartuffe, de quelque genre qu'il soit, le mettoit dans une dépense effroyable de douceurs, d'admirations, de *sensibleries* et de phrases vertueuses. Survient un espèce de courtier, qui lui rend un effet de commerce, qu'on n'avoit pu passer. En moins d'une minute et avec un dépit sanglant, mon homme accuse trois personnes d'avoir causé ce discrédit. Nous sortons. Au pied de l'escalier, son ami intime, le plus cher de ses amis, nous rencontre, lui demande à dîner et monte pour l'attendre. Mon homme remonte aussi, je le suis; il fait un tour de chambre en disant trois ou quatre mots vagues; et sans faire semblant de rien, voilà mon Optimiste qui, en étouffant du poing le bruit de la serrure, tire sourdement de son secrétaire la clef qu'il y avoit oubliée. Il laisse alors son ami chez lui en toute sûreté, et redescend avec moi. Au premier coin, je quittai ce modèle de confiance avec horreur, et ne lui ai plus

reparlé. Depuis lors j'ai frémi cent fois de m'être trouvé chez cet homme-là.

Je voudrois bien savoir si M. *Plinville* et adhérans soutiennent leurs procès sans plaider, prêtent leur argent sans tirer d'obligation, payent leurs dettes sans prendre quittance, et sortent de chez eux sans fermer les portes?

S'il est donc sot d'ajouter foi à cette prétendue bonhommie tant prêchée et tant affectée aujourd'hui, à cette fausse confiance qui ne tend qu'à duper la vertu inexpérimentée, à cette hypocrisie d'espèce nouvelle; il est essentiel d'en démasquer les sectateurs et les apôtres, instrumens dangereux de cette apparence d'ordre, sous laquelle se retranchent les pervers puissans, bouclier funeste et terrible, le désespoir de l'homme droit!

Je demande maintenant à quoi peut mener, en dernière analyse, l'insouciance qui fait la base du système de M. Collin, sinon à concentrer l'homme en lui-même, et à le séparer de l'humanité? Quel est le caractère de cette sotte hilarité qui en résulte, sinon le dégagement d'une âme qui ne s'attache à personne en feignant d'aimer tout le monde? M. Collin ne s'en cache pas; il est même, sur ce résultat, d'une bonne foi surprenante.

MADAME DE ROSELLE, *en parlant de Plinville.*
Mais j'aime bien mon oncle; il est si gai! — Optimiste, acte 2, scène 7.

MADAME DE PLINVILLE.
Fort bien;

Mais cette gaîté-là pourtant n'est bonne à rien.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

Or rien ne manque, comme vous voyez, à l'intention de mettre à leur aise les heureux du siècle. Si l'Optimisme de M. Collin ne vaut rien pour l'humanité, *il est bon pour eux du moins*.

Il leur paroît sur-tout excellent, lorsqu'il affranchit leur probité et leur délicatesse de cette austérité qui en fait l'essence. Vous avez été souvent embarrassé, lecteur, de savoir comment les grands, les riches, les gens comme il faut, si graves dans leur décence, si délicats dans leur urbanité, si pointilleux sur les égards, pouvoient se pardonner les turpitudes dont on les accusoit et dont ils sont convaincus. Vous ne pouviez comprendre que des êtres aussi majestueux pussent partager des bons dans les fermes, des actions dans l'agiotage, avoir un intérêt dans les suifs, un bénéfice dans les clairs de lune, une pension sur le pain des galériens, un profit sur la paille des prisonniers, un revenant-bon sur le jeu de la belle ! les voici tout excusés et dans la meilleure passe du monde d'être délicats à peu de frais.

PLINVILLE.

Optimiste, acte 3, sc. 3.

Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés !

MADAME DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un Notaire!

PLINVILLE.

Un Notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval assurément ne s'est pas *endormi.*

Ce *Dorval* est un Financier, et M. de Plinville prend ses amis à la Bourse.

Il devoit me placer *comme il faut* cette somme.

MADAME DE PLINVILLE.

. . . . Je sais qu'il joue.

PLINVILLE.

Un peu.

MADAME DE PLINVILLE.

Beaucoup; c'est un joueur.

PLINVILLE.

IL EST HEUREUX AU JEU.

D'après cette morale *spéculative*, rien ne vous empêche de placer vos fonds dans une banque de Pharaon, jeu aussi expéditif qu'amical, où les croupiers, qui ne sont jamais *endormis*, qui placent *comme il faut*, ne manquent jamais d'être *heureux.*

N'oubliez pas que tout ceci rentre parfaitement dans les honnêtes ressources, dans les innocentes habitudes et les nobles passe-temps des gens du grand monde et de la cour.

Ainsi dégagés des entraves d'une délicatesse pusillanime, vous sentez que les gens pour l'amour de qui *l'Optimiste* est fait, s'accommoderont aisément

des préceptes et des exemples que leur fournit M. Collin sur la manière dont ils doivent s'intéresser aux peines d'autrui et aux souffrances de ceux qui les endurent pour leur rendre service.

C'est ici que je ne peux trop exprimer l'indignation qui m'a toujours saisi, à l'aspect de la dureté de Plinville. Les phrases et la sensibilité doucereuses dont M. Collin cherche à le velouter, dans tout le cours de sa pièce, n'ont fait qu'ajouter à l'horreur qui m'a toujours saisi, chaque fois que j'ai vu ce Plinville, si bon, si tendre, tenir à son ami Belfort le propos d'un guichetier. Belfort, pour éteindre l'incendie de la grange de Plinville, vient de se jetter dans le feu, à corps perdu et devant lui; il s'est brûlé la main, en ce moment empaquetée d'un appareil. Plinville, pour le remercier, et mieux encore, pour nous prouver qu'il est *content de tout*, c'est-à-dire, que rien ne le touche, lui dit sèchement:

Optim. acte 3, scène 6.

Ah! ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

O juste Dieu! voilà donc la quintessence de la sensibilité qu'enfante le système de M. Collin! Combien cette apostrophe doit être méditée! quelle est affreuse! C'est mot pour mot celle de Louis XV: — Comte, on dit que vous avez été blessé à la bataille de Crevelt? — Oui, sire, voilà ma blessure, sur cette main. — Oh! ce n'est pas grand chose. — Sire, c'est trop». Réponse digne de la remarque et du sentiment qui la fit faire. Que répliqua le Roi? il rougit et se tut.

« *Pourquoi changer ? nous sommes si bien* » disoit Beaujon. Dites à M. Collin :

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels ? Optim. acte 3, scène 9.

PLINVILLE.

TRÈS PEU.

Quoi qu'on en ait, il faut nécessairement prendre de l'humeur à cette réponse extravagante. Eh quoi, M. Collin ! avez-vous peur que vos patrons ne courent trop tôt ou trop vîte au secours de ceux qui souffrent si réellement ? Et vous même, vous, qui nous apprenez par tant de moyens les maux dont vous vous dites accablé, les agonies périodiques dans lesquelles vous tombez, quel est donc l'espèce de dévouement que vous vous imposez, en démentant vos propres souffrances pour complaire aux gens qui veulent, à toute force, qu'il n'y ait point de malheureux, parce qu'ils ne veulent rencontrer ni obstacles, ni déplaisirs, ni demandes, ni plaintes, ni reproches ?

Avançons cependant, et suivons les solutions dont M. Collin se sert pour démentir les vérités qu'il s'objecte.

MORINVAL.

Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide ? Optim. acte 3, scène 9.

PLINVILLE.

Oui, ces mots sont affreux ; mais les choses sont rares.
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares.

Fort peu ! c'est-à-dire, qu'il y a pis que des avares. Ce n'est pas à thésauriser qu'est le plus grand mal ;

c'est à se croire tout permis et à se permettre tout, pour envahir la substance du peuple, afin de la répandre soudain sur d'autres fripons, valets vicieux et scélérats complaisans, avec une prodigalité insensée, et sans frein ni choix; c'est à dessécher la surface du royaume pour engraisser les Séjan, les Narcisse, les catins, des mains desquels ces vols retombent sur des gens pires que les premiers, si toutefois la chose est possible.

Optim. acte 3, scène 9.

D'envieux, Dieu merci! je n'en connois pas un.

Voilà justement ce que les Théologiens appellent un péché contre le Saint-Esprit, et qui est irrémissible.

Idem.

La haine enfin n'est pas un vice très commun.

Oui, je conviens que cette haine franche, ouverte et déclarée qui part d'une âme forte, libre, ferme et austère, je conviens, dis-je, que cette haine est rare. J'ajoute que bien s'en faut qu'elle soit un vice, car

Voltaire. Mahomet, acte 2.

Le juste au méchant ne doit point pardonner.

Mais quelle est commune et détestable cette haine des fourbes, cette haine des hypocrites, toujours vicieuse et par la cause et par l'effet! O les perfides imposteurs que ces doucereux méchans dont la langue acérée vous calomnie en secret avec adresse, et affecte de vous louer, et de vous plaindre en public, avec plus d'adresse encore; dont la main est au grand

jour toujours munie d'un baume empoisonnée à mettre sur la blessure que leur poignard vous a faite dans les ténèbres ! Cette haine n'est pas rare ; c'est celle des lâches, d'une méchanceté trop calculée pour se compromettre.

Sæpè sub immotis. . . . . Virgile.
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit. Géorgiq. I.

PLINVILLE *continue.*

L'ambition peut-être est un peu plus commune ; Optim. acte 3, scène 9.
Mais soit qu'elle ait pour but *les honneurs, la fortune*,
C'est un beau mouvement, qui n'est pas défendu,
Souvent loin d'être un vice, elle est une vertu.

Pour peu que vous connoissiez les patrons à qui M. Collin distribue des encouragemens et en faveur desquels il professe cette morale, vous comprendrez sans peine que ce n'est pas de l'amour de la solide gloire dont il s'agit ici, non plus que la prévoyance domestique. On parle aux gens selon leurs mœurs ; c'est donc l'ambition proprement dite et la cupidité qu'il conseille aux grands et aux riches, et qu'il leur présente comme *un beau mouvement qui n'est pas défendu*. M. Collin est le premier à qui j'entends dire que l'ambition est une vertu. Quant à moi, j'ai beau consulter l'histoire de tous les peuples, de tous les âges, l'expérience, le cœur humain, la nature des choses, je ne connois pas de passion plus funeste à la société que l'ambition. Je ne comprends pas, je

ne soupçonne pas quel vrai bien peut en découler, je ne connois pas d'erreur, de crime et de désastre entre les hommes qui n'en dérive nécessairement. Je regarde l'ambition comme l'unique pierre d'achopement du bonheur des nations; l'ennemie implacable de l'égalité ne peut être louée que par des esclaves. Un volume ne suffiroit pas à cette matière, et certes, je demeure ébahi d'entendre prêcher de pareils principes. Je sais de plus, et j'en gémis, qu'il n'est pas encore défendu, en France, de posséder vingt et trente millions de fortune, d'être seul maître d'une région, tandis que les trois quarts des Français ne possèdent rien. Je savois bien que les gens puissans n'avoient pas besoin qu'on les poussât à tout envahir; je savois encore que c'étoit leur faire plaisir que d'encenser leur gloutonnerie, mais, en vérité, je ne m'attendois pas à voir prêcher à bon escient et sur les toîts l'accaparement de la puissance et des fortunes. Cessons d'être surpris de l'impudente audace avec laquelle on couroit aux abus, et des moyens abominables employés pour les multiplier: de tels paradoxes affligent. Je succombe à l'affluence des rapports douloureux que mon imagination embrasse dans ces maximes; mon zèle dégénère en abattement. Ah! la révolution étoit immanquable! Si la licence des malversateurs ne pouvoit s'accroître, la déraison de leurs panégyristes ne pouvoit empirer.

Cependant il faut combattre des maximes encore plus pernicieuses, et vous montrer, lecteur, à quels

excès d'aveuglement et d'extravagance conduit le projet d'excuser et de justifier les méchans. M. Collin va nous prouver qu'on ne peut complaire aux égoïstes sans trahir la société, et aux vicieux sans bouleverser la morale.

N'avez-vous pas pensé jusqu'ici que la société n'a d'autre fondement que cette réciprocité d'intérêt fraternel, de secours et de garantie qui lie les humains, de manière que les biens et les maux soient savourés et supportés par tous avec le plus d'équilibre possible? Eh bien! M. Collin est d'un avis absolument opposé. Il veut que chacun ne songe qu'à soi; que si les malheurs et les fléaux frappent la nature humaine, c'est tant pis pour celui qui en souffre. Le principal, selon lui, c'est de s'en garantir. Aille la société comme elle pourra, pourvu qu'il soit à l'abri; que les hommes soient tourmentés, affamés, nuds, brûlés, engloutis, tout cela n'est rien; peu lui importe,

> *Pourvu qu'il soit* seigneur d'une lieue à la ronde,
> Et maître d'un château le plus joli du monde.

Optim. acte 1, scène 10.

Ne vous sentez-vous pas accablé de cet affreux système! et que sera-ce, que direz-vous lorsque vous verrez ces atrocités finement déguisées sous un style badin et emmiellée de toutes les grimaces d'une fausse sensibilité, se débiter du ton le plus aisé, le plus leste, le moins douteux, et comme les dogmes les plus positifs et les plus naturels!

Ne vous avisez pas d'aller déplorer devant M. Collin

la catastrophe de dix mille familles englouties par le tremblement de terre de Lisbonne, parmi lesquelles se sont peut-être trouvés votre mère, votre épouse, votre fils. Gardez-vous de vous attrister au souvenir du désastre de la Calabre, où il se peut fort bien que partie de votre fortune ait peri avec vos correspondans. Ce seroit bien pis, si parce que vous vous intéressez aux sciences utiles, à ceux qui les cultivent, à votre ami qui est de ce nombre, vous aviez la sottise d'être en peine de M. de la Peirouse et de son escadre, et que vous en témoignassiez quelque chose à M. Collin ! il ne manqueroit pas de vous dire avec toute la sensibilité possible et avec non moins de graces :

PLINVILLE.

Optim. acte 3, scène 9.

Vous parlez de volcan, de naufrage . . . eh ! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez pas sur mer.

Quand on s'y prend de cette manière, et qu'on est parvenu à ce comble de philosophie, vous voyez qu'il n'est pas difficile d'*être content de tout.*

Négocians utiles, marins intrépides, matelots infatigables,

Horat. ép. l. 1.

Per mare pauperiem fugiens, per saxa per ignes.

allez donc chercher à M. *de Plinville* la soie et le coton dont je le vois vêtu, le riz dont il lubréfie son estomach, le sagou dont il empâte sa poitrine desséchée;

chée; le quinquina avec lequel il vient de congédier sa fièvre; la gomme élastique, matière admirable des sondes qui tempèrent et guérissent ses douleurs de vessie; la pomme de terre, ce précieux bienfait du nouveau-monde, qui a déja vingt fois préservé de la famine la plus belle partie de l'ancien; le café qu'il vient de prendre et le sucre dont il l'a assaisonné; l'indigo, le fernambouc, le campêche dont je vois que ses vêtemens sont teints; les diamans que je vois aux oreilles de madame son épouse et de mademoiselle sa fille: allez donc lui chercher tant et tant d'autres productions qu'il aime beaucoup, dont il se sert, et dont les échanges continuels ont produit des milliards d'aliquotes de bénéfice, qui l'ont peut-être rendu seigneur de son château, vérité dont il ne se doute pas; allez, vous recevrez les témoignages de sa *sensible* reconnoissance.

O mes amis! je tâche de prendre ceci du côté puérile; je m'efforce de rire, mais je ne le peux pas. L'indignation surmonte la pitié, l'humanité l'emporte sur le mépris. Eh! ne voyez-vous pas que ce PLINVILLE, cet homme dur, non par tempéramment et avec grossiéreté, ce qui ne seroit rien, mais par calcul et avec les graces de l'aménité, ce qui est incurable, en va dire autant de tous ceux qui souffrent et périssent des services rendus à la société? Ne voyez-vous pas les froids heureux du siècle se tenir forts de ces principes, et se pardonner leur impitoyable égoïsme? Essayez donc de les implorer après vos infortunes.....

« Monsieur, je suis ruiné, l'on m'a fait banqueroute. — Eh! mon cher, gardez votre argent, ne faites pas le commerce. — Je suis tombé du haut d'un toît, ma cuisse est cassée. — Restez dans votre maison, ne vous faites pas couvreur. — Cette nuit, en éteignant le feu d'une maison, je me suis brûlé le bras. — Dormez dans votre lit, pourquoi vous faire pompier? Mon hôtel est enregistré à la Compagnie d'Assurance... » Oh! l'horreur! l'horreur!... voulez-vous gager que nos patelins vont trouver que j'ai tort, et qu'après m'avoir accusé de manquer de sensibilité, moi-même, ils me demanderont sur tout ceci, qu'est-ce que cela me fait?

PLINVILLE.

Optim. acte 3, scène 9. On fait de méchans vers! Eh! ne les lisez pas.

Comme s'il suffisait de ne pas lire de *méchans vers* pour que les *poètes méchans* ne fussent plus à même de nuire à la société; comme si des vers immoraux ne pouvoient pas être assez bons pour être lus.

Optim. acte 3, scène 9. Il en paroît beaucoup *que je vois* dans ce cas.

Et beaucoup de poètes qui prendraient une telle parodie sur le pied de compliment, pour mieux prouver le sophisme de M. Collin, et la distinction que j'y fais.

PLINVILLE *continue.*

Bien des gens, dites-vous, doivent; sans contredit
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?

Que répondre à ces gentillesses, à moins que je ne charge de ce soin M. Collin lui-même ?

M. COLLIN, *en parlant de lui.*

Je regrette sur-tout ma respectable hôtesse,
Sa longue patience et sa délicatesse ;
Je n'oublîrai jamais sa constante amitié.
Je la payois fort mal, étant fort mal payé,
Eh bien ! elle attendoit.

Mes Souvenirs, Piéce de vers de M. Collin, insérée dans l'Almanach des Muses. 1789.

Quand M. Collin n'auroit pas trouvé dans son fait la cause de la majeure partie des dettes, et le remède à l'impossibilité actuelle de les payer, il ne faudroit pas jetter des cris de surprise sur la condescendance de ses principes en matière d'engagement de débiteur à créancier. Il est fort leste sur cette partie de la foi publique. C'est avec beaucoup d'adresse qu'il établit son opinion à cet égard par la bouche de son Plinville, qu'il rend victime d'une banqueroute, bagatelle dont Plinville rit lui-même, pour provoquer la gaîté et sur-tout l'insouciance des spectateurs.

PLINVILLE, *en ouvrant la lettre qui renferme la nouvelle de la banqueroute.*

Tous nos fonds de Paris sont perdus ;
Dorval au jeu perd deux cents mille écus.
C'est trois cents mille francs que ce jeu-là nous coûte,
Car le PAUVRE Dorval manque et fait banqueroute.

Optim. acte 4, scène 4.

PICARD.

Banqueroute, Monsieur ! ah ! le maudit fripon.

PLINVILLE.

IL N'EST QUE MALHEUREUX.

Cette étrange conclusion s'accorde parfaitement avec le motif précédent *il est heureux au jeu*, et atteste sans équivoque le genre de délicatesse de Plinville et la sécurité de sa conscience et de sa pudeur à fonder la prospérité de sa maison sur le tapis verd.

On conçoit que les fripons opulens dont les grandes villes de France sont pleines, que les nobles *réducteurs* du Contrôle, gens très *malheureux* aussi à leur jeu favori, sont à l'abri de la censure, et sur-tout de la poursuite, au moyen de ces maximes et de cet exemple; et qu'á l'apparition de l'épouvantable *defficit*, c'étoit faire sa cour assez bien que de préparer ainsi l'opinion publique.

Ce n'est pas que Plinville ne fasse l'aveu du dommage que lui cause la perte de ces cents mille écus. Mais ce n'est pas lui précisément que cette perte accable, ce n'est pas de lui qu'il s'embarrase. Mon Dieu! il lui faut si peu de chose! Il lui reste encore, *Dieu merci*, trois cents mille livres de bien, et il tâchera de vivre comme il pourra avec cette bagatelle. Mais son âme paternelle et sensible ne peut que difficilement se faire à l'idée de voir sa fille, fille unique, condamée au célibat.

PLINVILLE.

Optim. acte 4, scène 5.

. . . Ma fille, à quel sort je te vois condamnée!
. . . .
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours.

Le moyen qu'il entre dans la tête de Plinville, d'un

gentilhomme qui n'est pas *Limousin*, que sa fille peut épouser un homme de *naissance* et vivre en dame de qualité avec la seule perspective de cent mille écus de fortune. Car il faut être juste ; un seigneur, un homme qui n'est pas né *paysan* et qui veut vivre *content de tout*, ne peut, en conscience, se dépouiller d'une centaine de mille livres pour marier sa fille. Il ne lui resteroit que dix mille livres de rente. Impossible d'y penser. Aussi Plinville pleure-t-il beaucoup sur cette nécessité évidente qu'il avoue à sa fille. La pauvre petite, peu occupée d'intérêt, console ce bon seigneur, qui se trouve tout-à-coup enchanté de n'avoir payé que cent mille écus quelques larmes théâtrales de sa consolatrice. Quel charme pour les pères gentilshommes, de voir avec quelles démonstrations de sensibilité on peut cependant conserver l'intégrité de son revenu! Que l'affliction est douce alors!

Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige, Optim. acte
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé. 4, scène 5.

Et telle est la manière adroite et indirecte de montrer dans un beau jour et d'affermir dans leurs habitudes, les pères qui n'aiment pas plus à se dépouiller pour établir leurs enfans, qu'à se figurer qu'on peut les établir sans cette richesse excessive et ce faste qui maintenant plus que jamais sont devenus la base des mariages de gentilhomme. Tout cela est bien dans nos mœurs.

Vous avez donc vu que M. Collin n'aime pas qu'on

fasse crédit. Nous ne nous arrêterons pas à la profondeur de ses idées en matière d'économie politique, rendons-lui la justice de dire qu'il n'est pas de ces gens qui ne savent que supprimer les ressources de la société, sans rien mettre à la place. Il donne au contraire un moyen sûr de se passer d'emprunts. C'est de viser au solide. Son principe à cet égard est précis et immanquable : aussi c'est à qui s'en servira ; aussi produit-il au spectacle un effet surprenant, et l'on ne sait trop ce que l'on doit y déplorer le plus, ou du précepte qu'il renferme, ou de l'avide satisfaction de ceux qui l'écoutent. J. J. Rousseau a fort bien remarqué que l'un des inconvéniens du théatre étoit, que pour avoir des succès faciles, les poètes se voyoient obligés de caresser les vices des spectateurs. M. Collin n'a rien négligé sur ce point ; mais il s'est surpassé dans un trait où il ne marchande pas la morale. Si les applaudissemens lui sont plus chers que l'amendement de son auditoire, il peut se vanter d'avoir fait un bon marché.

Lettres sur es Spectacl.

Un maréchal-de-camp, autre joueur de profession, se présente pour acheter la terre de *Plinville*, quand précisément celui-ci a besoin de la vendre, et le prix en est fondé sur deux cents mille écus que l'officier général vient de gagner au jeu, d'un seul coup, à un homme immanquablement ruiné par cette perte.

MADAME DE PLINVILLE, *étonnée.*

Quel est celui qui perd une somme si forte !

PLINVILLE.

Bon! le connoissons-nous! ainsi que nous importe! Optim. acte
VOYONS CELUI QUI GAGNE, ET NON CELUI QUI PERD. 5, scène 12.

Effet remarquable de l'universalité de ce sentiment inhumain et sordide! la salle entière part d'un cri de joie à ce vers caractéristique :

Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

Vers de Juif! maxime odieuse! mais vérité triste, sous tous les rapports! oui, c'est toujours la faveur que l'on courtise, le testateur que l'on vénère, le puissant que l'on encense; c'est la plus riche qu'on épouse, le protégé que l'on vante, l'opulent que l'on recherche, l'homme en place que l'on flatte, l'homme heureux que l'on célèbre. Par-tout, chez un peuple corrompu, chacun se dit :

Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

. . . .

Dat veniam corvis, vexat censura columbas. Ovid. Ep. 7.

Est-ce par un semblable motif, et par la même propension que M. Collin a renchéri sur l'inhumanité du siécle? Mais est-ce à l'homme de lettres, à l'instituteur public à épouser, à sanctionner les erreurs qu'il doit proscrire? *Voyons celui qui gagne?* Et pourquoi? Pour participer à son lucre? *et non celui qui perd?* car vous auriez à le consoler ou à le secourir? Ce sentiment est désolant, il désespere l'infortuné, il enlaidit l'espérance, il dénature la société, la dissout, et la fait voir

sans courage pour se plaindre et sans énergie pour armer de la plume ou du glaive la justice naturelle et le droit des nations. Et M. Collin a prétendu qu'*il avoit grand sujet de dire*, *tout est bien.*

Cependant comme il suffit moins de convaincre d'erreur ceux qui nous attaquent, que de sauver les apparences, lorsqu'on veut tout-à-la-fois faire prendre le change sur ses intentions, et en recueillir le fruit, il pourroit arriver que les défenseurs de M. Collin, ou les partisans de son systême, prétendissent qu'il n'a voulu présenter dans *Plinville* que le ridicule de l'Optimisme. Quoique ce faux-fuyant ne pût être considèré que comme une gambade, je le démens. Je veux épargner à nos sages subtils ce dernier trait de caractére, et je dis que c'est à bon escient que *Plinville* est offert à la société et sur-tout aux malheureux comme un modèle à suivre. Outre que l'action de l'Optimiste est conduite de manière que ses sophismes et ses extravagances ont le plus heureux succès, M. Collin écarte tout subterfuge, puisqu'il dit lui-même dans sa préface, en parlant de l'Optimiste, « *je puis*, *je* » *crois*, *sans qu'on me taxe de vanité*, LOUER *ce carac-* » *tère..... j'en ai trouvé le modèle dans la maison* » *paternelle*, ... *c'est mon* PÈRE. » Or on peut se féliciter d'avoir démêlé un caractère ridicule, mais on ne LOUE pas un caractère que l'on présenterait comme un ridicule. On expose les bizarreries de la société à la risée publique, mais on ne ridiculise pas son PÈRE. Enfin celui qui trouverait un *Jourdain*, un

Sottenvile dans sa famille, pourroit à la vérité profiter des traits que lui offrirait la maison paternelle; mais il ne publierait pas, avec complaisance, que c'est son PÈRE qu'il livre en proie aux moqueries du parterre. Enfin voici, mot-à-mot, comment, dans une lettre particulière, M. Collin s'explique sur le caractère de *Plinville:* « *J'ai eu dessein de présenter sur la scène un* BON PÈRE, (qui garde quinze mille livres de rente pour lui, et le célibat pour sa fille unique;) UN BON MARI (qui place sa fortune chez un joueur, parce qu'il est heureux au jeu;) UN BON MAITRE (qui ne trouve pas dangereuses les blessures gagnées à son service;) *un peu bon-homme, à la vérité*, (oui, qui voit *bonnement* celui qui gagne, et non celui qui perd;) *mais point ridicule; tel enfin, qu'on* RIT AVEC LUI, *mais non de lui.* » Il est donc incontestable que *Plinvile* nous est donné comme un traité vivant de morale, comme une excellente méthode de conduite dans les évenemens de la vie et dans la maniere de se comporter avec les méchans et les fripons.

Lettre de M. Collin à M. *Boursault Malherbe*, à qui j'ai déclaré l'usage de l'extrait, et qui me l'a permis.

On seroit encore mal venu de me donner en preuve de la bonté du systême de M. Collin, les heureux fruits de la résignation et de l'insouciance de PLINVILLE, et la cascade de ses revers établis avec précaution pour le conduire à la prospérité de ses affaires et à son plus parfait contentement. En bonne foi, est-ce un homme bien à plaindre et bien infortuné que ce *Plinville!* què signifient les prétendus désastres dont M. Collin a soin de l'affliger! c'est se moquer des gens

que de nous donner la migraine d'une femme, qui fait manquer une partie de plaisir, comme une grave affliction et l'une des miséres de la vie humaine. Bien difficile, en verité, de se consoler de l'incendie d'un grenier à foin, quand on possède une superbe terre et ses dépendances; d'être insensible à la mort d'un perdreau, quand on n'est pas, apres tout, un tiran féodal; et de ne pas se pendre de ce que l'on perd cent mille écus, quand il vous en reste encore cent mille! Tels sont en total les malheurs terribles que l'insouciance de *Plinvile* surmonte. Pure supercherie, que de faire résulter d'un ensemble de situations frivoles, la prétendue excellence des principes de la lâcheté et de la servitude! Au lieu de nous offrir *Plinville* ridiculement infortunè, pour nous le montrer servilement sage, pourquoi M. Collin ne nous l'a-t-il pas prèsenté tels que nous sommes, tels que nous étions, nous malheureux François et depuis si longtems? il a voulu faire de *Plinville* un père tendre et sensible; ce *Plinville* a une fille jeune, jolie, spirituelle et vierge; que n'a-t-il fait convoiter cette fraîche enfant par un duc, par un intendant, par un factotum de commis? d'où vient qu'à la résistance de la fille, qu'à l'indignation du père, il n'arrive pas une lettre de cachet qui, dispersant la famille, pour la sûreté accoutumée de l'état, jette le père dans le fond d'un château fort et la fille dans un dédale de séductions d'où elle sort flétrie, corrompue et dénaturée? Est-ce l'exemple qui nous manque? M. Plinville a une femme surannée et grondeuse, pour-

quoi n'en a-t-il pas une jeune, belle, altiére, dissipée, ambitieuse, coquette, cupide et libertine? Nous n'aurions pas tardé de voir un prince, un evêque, un ministre, un cordon bleu, un lieutenant de police sequestrer ce benet de *Plinville* à Charenton, et son impudique épouse traîner dans un char ètrusque la honte et la fortune de l'epoux vraiment infortuné. Est-ce l'exemple qui nous manque? Pourquoi *Plinvile* n'es-til pas un brave et loyal militaire couvert de blessures, sollicitant vainement du pain dans l'arrière ânti-chambre d'un commis, tandis qu'un jeune fat amant d'une messaline de cour, passe en riant près de lui, le coudoie, le toise avec effronterie et l'ecrase de son insolence radieuse de cent mille livres de rente? est-ce l'exemple qui nous manque? pourquoi M. Collin n'a-t-il pas fait de *Plinville* un bienfaiteur trahi par son obligé et emprisonné pour sa bienfaisance? un innocent chargé de fers et de calomnies, torturé dans la pensée par un enquêteur criminel; dans sa confiance par un mouton (1), dans les premiers besoins de la vie, par un geolier, et dans son honneur enfin, par des juges ignorans ou vindicatifs, ou vèndus? Est-ce l'exemple qui nous man-

(1) Un MOUTON, dans l'ancienne jurisPRUDENCE criminelle, et qui subsistera jusqu'à l'établissement des JURÉS, était un brigand, un scélérat épouvantable, espèce d'officier secret de la Justice, que l'on mettoit en prison à côté de l'accusé que l'on ne pouvait convaincre, c'est-à-dire, que l'on vouloit perdre. Le *mouton* tâchoit de gagner la confiance de cet infortuné, sous le voile de l'amitié; et au moyen des épanchemens sacrés de ce sentiment, il

que? que n'en a-t-il fait un cultivateur dépouillé par un voisin puissant? un vigneron à la journée, accompagné de mille autres, qu'un coquin d'intendant comdamne à transporter de la montagne à la rivière et *par corvée* une coupe de bois de deux mille arpens, parce que cet intendant et sa maîtresse auraient reçu, en bons rouleaux, des mains des exploiteurs, le dixieme de la valeur effective du charoi de ces bois? Est-ce l'exemple qui nous manque? pourquoi n'en a-t-il pas fait un Rainal, un J.J. Rousseau persécutés de climat en climat par des sots et des cuistres, pour avoir instruit leur patrie et le monde? ou quelqu'étourdi, lestement étranglé dans la tour du trésor pour une douzaine d'hémistiches contre une courtisanne? ou un déplorable *la Tude*, renfermé et suplicié pendant trente-cinq ans, dans des cloaques, avec un raffinement de cruauté à desesperer la pensée et à faire bouillir le sang humain?... Plinville eût-il osé dire alors que *tout est bien?* eût-il été *content de tout?* Pourquoi?... eh! juste ciel! on remplirait cent volumes de pareilles souffrances, qui certes ne sont pas supposées: et M. Collin n'a garde de toucher à ces vérités. C'est le feu du ciel qu'il fait descendre

---

lui tirait, comme on dit, *les vers du nez;* sinon sur l'accusation prétendue, si elle etoit injuste, du moins sur les évenemens de sa vie entiere, que les Juges fouillaient avec acharnement, tant et si bien qu'il ne manquoit pas d'en sortir AUTRES CAS RÉSULTANS DU PROCÈS, et de-là, condamnation quelconque. Voilà quelles étaient les belles institutions de l'OPTIMISME du siècle.

pour brûler quelques bottes de paille à son plaisant infortuné, tant il a peur de compromettre les vrais génies malfaisans, tant il est soigneux d'écarter loin des pestes publiques, les inductions et les soupçons que jetteraient sur les méchans la moindre petite adversité habituelle.

M. Collin ignorait-il ces abus monstrueux et ces persécutions criantes? il ne connaît donc ni les hommes, ni le monde, ni la situation de sa patrie? De quoi s'avise-t-il alors de travailler à son instruction? mais que dis-je, son ouvrage même prouve qu'il connaît fort bien les misères de l'humanité et les malheurs de la France. Il a donc voulu, bien positivement nous abuser sur nos infortunes et en appuyer les auteurs.

Mais, M. Collin pouvait-il parler, en 1788, des horreurs de l'ancien règime? qui l'eût osé? moi, je l'ai fait; *est modus in rebus*. D'ailleurs quand on n'a pas le courage de plaider pour les malheureux, on a la pudeur de ne pas encourager les méchans. Si l'on n'ose pas dire aux puissans tout va mal, quand cela est, on ne dit pas aux faibles *tout est bien*, quand cela n'est pas. Quel nom donner à cette séduction rafinée, à cette politique astucieuse? c'est trahir la vérité; c'est tourner contre la patrie l'instruction qu'on a puisée dans son sein; c'est mentir à sa consience que de fasciner les yeux de ses concitoyens sur leurs advessités, pour les préparer et les disposer à de plus grandes: c'est être cruel que d'employer à perpétuer nos maux les talens qu'on n'a reçus de la nature que pour prêcher sa

doctrine, propager son influence, et rétablir son empire.

Je me suis élevé avec force contre la doctrine répandue dans la comédie de l'Optimiste, parce qu'elle attaque les droits de l'homme et la dignité de son être; parce qu'elle tend à rompre les liens de la société en étouffant ce fondement de la morale, la pitié, la base de toutes les vertus; parce que j'ai vu dans cet ouvrage les principes cachés du fatalisme qui n'a jamais fait que des esclaves, et le dessein formel d'attribuer des droits naturels et primitifs aux abus qui surchargent et dégradent ma patrie. Avant d'attaquer directement cette comédie, j'ai composé *le Philinte de Molière* pour la combattre; j'ai conçu mon action de manière à détruire par autant de vérités chaque sophisme de M. Collin. C'est aux moralistes à juger si la victoire est de mon côté: la raison s'y trouve, j'en suis bien sûr.

Je me tais sur tout ce qui concerne la litterature relativement à ma comédie; elle porte sa critique et sa défense; les préfaces sont parfaitement inutiles sur ce point. Quant au talent de M. Collin, c'est assurément avoir eu le malheur de le louer que de condamner aussi sévèrement l'emploi qu'il en a fait.

Je n'ignore pas, à la honte des mœurs et au grand détriment de mon pays, que les gens-du-monde, et qui pis est les lettrés, font bien plus de cas de la forme que du fond. A l'exception de quelques écrivains essentiellement épris de la morale, je n'ai vu que le peuple qui sut s'attacher aux choses. Il serait bien tems que les arts,

répudiant les esclaves, apportassent leur influence ans la chose publique. J'appuyerai de tous mes efforts cette noble résolution. La nature a borné la mesure de mes talens, mais mon ame est insatiable du bonheur d'être utile.

PROLOGUE

PROLOGUE

DU PHILINTE DE MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

L'AUTEUR du Philinte, ſous le nom de DAMIS.

L'AMI de l'Auteur, ſous le nom d'ACASTE.

La Scène eſt chez Damis.

PROLOGUE

DU PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTHROPE.

Nec omnia, nec omnes mihi
Placuêre; quinam ego omnibus!

DAMIS, ACASTE.

DAMIS.

Eh! bien, nous voilà ſeuls; parlez, expliquez-vous:
Que voulez-vous de moi?

ACASTE.

D'abord point de courroux.
Je viens pour vous parler d'une importante affaire.

Digitized by Google

DAMIS.

J'écoute; hâtez-vous.

ACASTE.

Mais par préliminaire,
J'exige du ſang-froid.

DAMIS.

Du ſang-froid?

ACASTE.

Oui, Damis.

DAMIS.

Acaſte, ce n'eſt donc ni vous, ni nos amis,
Ni la patrie enfin, que regarde la choſe?

ACASTE.

Mais pas abſolument.

DAMIS.

Quelle que ſoit la cauſe
Qui vous conduiſe ici, c'eſt fort bien; dépêchez.
Si des fourbes du tems, avec art, retranchés
Sous un air de douceur & de niaiſerie,
Si de nos intriguans experts en flatterie,

Epiant l'homme-en-place & prônant ſur ſes pas,
Juſques dans ſes erreurs, le bien qu'il ne fait pas,
Si de pareilles gens vous me parlez, Acaſte,
Vous allez m'indigner. Mais parlez-moi du faſte
Semé dans les propos de nos hardis jongleurs,
Ou des larmes d'amour de nos petits auteurs,
Ou de ces fiers géans qui, d'un air d'importance,
Pour lui lire une fable inviteroient la France;
C'eſt leur affaire; hélas! ils en ont bien le droit;
Comptez que vous allez me trouver de ſang-froid.

ACASTE.

Non, ce dont il s'agit eſt d'une autre nature.
Damis, ces jours paſſés vous me fites lecture
De votre Philinte...

DAMIS.

Ah! je vous devine.

ACASTE.

Au fait;
J'en fus, je vous l'avoue, à tel point ſatisfait,
Que, depuis ce moment, par-tout où je me trouve
D'un éloge pompeux....

DAMIS.

Et je vous déſapprouve,
Non que de mon travail, &, ſi l'on veut, de moi,
L'éloge bien ſenti, je ſuis de bonne foi,

Ne soit fait pour me plaire, & ne porte à mon âme
Ce prix de sentiment, qui me guide & m'enflamme.
Mais ne voyez-vous pas, par ce mal entendu,
Qu'avec nos charlatans me voilà confondu?
Voulez-vous donc qu'on dise & que l'on me reproche
D'être comme ces gens dont la gloire est en poche?
Illustres à huis-clos! qu'un cercle officieux
Trouve toujours charmans, divins, délicieux?
Et c'est avec raison; car, de cette sentence,
Il étoit, en détail, convenu par avance.
Tout ouvrage, mon cher, ne doit être produit
Que par délassement; ou pour un noble fruit.
S'il est fait pour moi seul, c'est assez qu'il me plaise;
S'il est pour voir le jour, alors, bonne ou mauvaise,
Adressons au Public cette production,
Droit à lui, sans détours, sans autre ambition
Que d'être utile: heureux! si l'ouvrage prospère;
S'il ne réussit pas, toujours prêt à mieux faire.
Mais jaloux du renom plutôt que des talens,
Aller, par procureur, mendier des chalans,
Et sans cesse courant de ruse en turpitude,
S'emparer des oisifs & de la multitude,
Abuser le Public, arrher son jugement,
Pour faire un peu de bruit & régner un moment!
C'est le fait d'un Auteur qui quête à la tribune
Un fauteuil, pour en faire un char à sa fortune.

ACASTE.

Hé! que me dites-vous? Il n'est point de danger
Qu'avec de telles gens, je veuille vous ranger.

Me préſerve le Ciel d'une telle bévue !
Votre franchiſe auſtère eſt d'abord trop connue :
Vous avez trop de cœur & pas aſſez de front,
Pour mériter de moi ce ſalutaire affront.
Je ne dis ſalutaire, au reſte, je m'explique,
Que dans le ſens connu de Meſſieurs de la clique,
A qui cette méthode eſt ſalutaire, au point
De remplacer chez eux les talens qu'ils n'ont point.
Quand je parle, en un mot, de vous, de vos ouvrages,
Je cherche du plaiſir & non pas des ſuffrages.
Mais je reprends mon texte & prédis vos ſuccès ;
J'ai donné votre pièce au Théâtre François,
Et l'on va la jouer...

DAMIS.

Y penſez-vous ? J'oppoſe....

ACASTE.

Quoi ?

DAMIS.

De bonnes raiſons pour empêcher la choſe.
Je ne peux me réſoudre à courir ce hazard.

ACASTE.

Pour cette pièce, enfin, que craindre ?

DAMIS.

D'une part,
Son titre.

ACASTE.

Il eſt piquant.

DAMIS.

J'en conviens ; mais de grace,
Comment l'entendez-vous ? Piquant par mon audace ?
Ou piquant par le choix ?

ACASTE.

Vous jouez ſur les mots.

DAMIS.

C'eſt l'arme des méchans & l'argument des ſots ;
Il faut bon-gré-malgré, mon cher, y prendre garde ;
A côté de Molière, enfin, je me hazarde.
Il eſt de bons eſprits dont je crains peu la voix :
Trente que je connois & mille que je vois,
D'un zèle noble & pur s'enflammeront ſans doute,
En me voyant tenter cette orageuſe route.
» Faire parler *Philinte*, *Alceſte* de nouveau !
» L'ouvrage eſt périlleux, mais le projet eſt beau,
» Diront-ils, & du moins nous pouvons en conclure
» Que l'ami de Molière aime encor la nature ;
» Il a pu ſe méprendre & les mal imiter,
» C'eſt une moindre erreur que de s'en écarter.
» Voyons donc ſon ouvrage ; &, d'une ame ſincère,
» Souhaitons à l'Auteur la force néceſſaire
» Pour atteindre à ſon but. Juſques au dénouement,
» Depuis le premier mot, très attentivement,

» Écoutons les discours & la verve d'Alceste.
» Et rejettons sur-tout cet usage funeste
» De certains étourdis, qui, toujours affairés,
» Veulent bien dans leurs cours les actes séparés,
» L'illusion complette, au bout d'une méprise,
» Pour jouir pas-à-pas d'une adroite surprise;
» Ils y mettent pourtant une condition,
» C'est de tout deviner dès l'exposition:
» Bisarre empressement qui leur cause un supplice,
» Dont ils tirent raison à force d'injustice.
» Loin de nous cette erreur, « diront ces bons esprits.
Mais que dira l'envie & tant de gens aigris.
Par la seule raison qu'un autre ose entreprendre
Ce qu'ils ne peuvent pas & n'auroient pu comprendre?
» Venez-vous aux François? dira le froid Arcas
Au doucereux *Philon* qu'il trouve sur ses pas;
» Auriez-vous deviné de suite au Misanthrope?
» Est-il audacieux? J'ai fait son horoscope;
» Détestable. Peut-on concevoir, s'il vous plaît,
» Quelque chose à son titre? Oh! voici mon sifflet;
» J'espère dans une heure en régaler Philinte. «
» Pourquoi, répond *Philon*, d'un ton de complainte,
» Pourquoi donc le siffler? Son ouvrage suffit;
» A mes bons affidés, dès long-tems je l'ai dit.
» Ayez l'âme plus tendre. Hélas! si l'Auteur tombe
» Je veux, aux yeux de tous, le pleurer sur sa tombe;
» Et dès que, de la Scène, il va se voir exclus,
» Vanter bien haut ses vers que l'on n'entendra plus.
» Vous êtes trop méchant; soyez bon & sensible. «
Me voilà donc chargé d'un crime irrémissible.
Auprès de telles gens; Acaste, ils sont nombreux,

Mais voyez-vous encor cet essain ténébreux
D'aveugles partisans, rangés sous leur bannière,
Qui, pour mieux me haïr, feignant d'aimer Molière,
Fanatiques menteurs de cet homme immortel,
M'immolent à leur haine au pied de son autel?
Non, non, épargnons-nous ces assauts détestables.

ACASTE.

Vous vous les figurez, Damis, trop redoutables;
Et qu'en pouvez-vous craindre, après tout, dites-moi?

DAMIS.

J'admire, en vérité, ce fonds de bonne foi.
Ne vous souvient-il plus de l'affreuse cabale,
Qui, par grouppes choisis, s'emparant de la Salle,
Au Théâtre François proscrivit, l'an passé (*),
Ma Pièce & son spectacle à peine commencé?
Aura-t-on plus d'égard pour mon nouvel ouvrage?

ACASTE.



C'est par l'état du ciel qu'on juge de l'orage:
Des tems qui ne sont plus, distinguez le présent.
D'où provenoit enfin ce tumulte indécent,
Qui, sans frein ni raison, remplissant un Spectacle,
Au travail du Poëte apportoit un obstacle?
C'est que la liberté n'existoit nulle part,

(*) Le 7 Janvier 1789. Voyez ma Préface du *Présomptueux*, ou *l'heureux Imaginaire*, Comédie en cinq actes, jouée depuis, & restée au Théâtre.

Oui, nulle part en France, & que, grace à leur art,
Nos tyrans effrontés, dont vous ſavez le nombre,
Voulant ravir la choſe & nous en laiſſer l'ombre,
Eux-mêmes excitoient un parterre imprudent,
Qui, fier de ſa parole, en ſon aveuglement,
Se croyoit libre encor de ce que, ſans contrainte,
Ses cris à tel Auteur pouvoient porter atteinte,
De ce que, hautement, ſans s'être compromis,
Il avoit oſé dire une fois ſon avis;
Et qu'après cet effort ſublime & téméraire,
Il n'en rendoit pas compte au prochain Commiſſaire.
C'eſt la vérité pure; &, dans ce jeu cruel,
Le deſpotiſme adroit, autant que criminel,
Trouvoit ce double fruit d'abuſer ſes victimes
Et d'épaiſſir le voile étendu ſur ſes crimes,
D'immoler les écrits, d'autant qu'ils étoient bons:
La clarté fut toujours la terreur des fripons.
Mais aujourd'hui les loix ont bien changé les choſes:
Comptez donc ſur l'effet de nos métamorphoſes;
Et, quand de ſon ouvrage enfin l'on eſt content....

DAMIS.

Mais je ne le ſuis pas. Ne vous preſſez pas tant.
Content de mon ouvrage? Hé! Monſieur, puis-je l'être,
Le ſerai-je jamais en contemplant mon maître?
Mon travail à la main & le bien dans le cœur,
Ce n'eſt point en rival, mais comme adorateur,
Que je dépoſerois cette offrande, amaſſée
Dans ſes propres écrits, pleine de ſa penſée,
Aux pieds de ce génie. » O! ſublime écrivain,
» Lui dirois-je, après toi nous moiſſonnons en vain.

» Mais connois ton disciple ; &, daignant lui sourire,
» Vois du moins, vois encor ce qu'on gagne à te lire ! «

ACASTE.

Sous cet aspect, sans doute, aisément je conçois
Que vous ne soyez pas content....

DAMIS.

Que je le sois,
Sous vingt autres rapports, le croyez-vous possible ?
Le Parnasse devient un mont inaccessible.
C'étoit peu qu'Apollon, par des écueils nombreux,
En eût fait le chemin pénible & dangereux ;
Je ne sais quel démon, jaloux de notre Scène,
En rend l'accès bizarre & la route incertaine !
C'est un amas confus, contradictoire, ingrat,
De cent petites loix d'un goût tout délicat
Qui sont là, tout exprès, pour forcer la nature
A se montrer fardée, & peinte en mignature.
Et pourquoi tout cela ? Pour complaire à des sots,
Dont la langue n'admet que deux ou trois cents mots,
Hors desquels ne sort pas leur hautaine ignorance.
Un mince cailletage est leur noble science ;
Ils ont peur de parler comme parle un bourgeois.
Dans leurs locutions, dans le son de leur voix,
Cette crainte les tient à tel point en réserve,
Que leur bouche pincée, à tout propos s'observe.
Aussi comme ils sont froids ! jamais la passion
Ne compromet leur cœur, ni leur condition.
En petits apperçus leur esprit s'alambique ;
Ils veulent vous soumettre à cette poëtique ;

Et comme tout-puiſſans ils diſpoſent de tout,
Vous êtes un pédant & vous manquez de goût,
Dès lors que, par l'effet d'un vers plein de génie,
Vous mettez en défaut la bonne compagnie
Qui n'y comprend plns rien, & n'y ſent plus le tour
Des phraſes à la glace, en uſage à la Cour.

ACASTE.

C'eſt un plaiſant contraſte. Il en eſt quelque choſe;
Faut-il que, pour cela, votre eſprit s'indiſpoſe?
Vous devez obſerver....

DAMIS.

J'obſerve, avec dépit,
Que notre langue eſt riche & que tout l'appauvrit.
Grace au Ciel! les trois quarts de mon Dictionnaire
Sont des mots réprouvés dont je n'ai plus que faire.

ACASTE.

Ce ſeroit aux Auteurs à s'entendre, je crois,
Pour renverſer bientôt ces ridicules loix.
S'étayant l'un par l'autre, ils n'auroient rien à craindre;
Ils étendroient le cercle où l'on veut les reſtreindre,
Et pourroient corriger cette erreur par le fait:
De ſorte qu'au Théâtre....

DAMIS.

Au Théâtre? En effet;
Hé! ne voyez-vous pas qu'à l'envi l'on y flatte
Des cenſeurs pointilleux la fadeur délicate,
Que chaque Muſe y parle en terme d'un beau choix,

Et ne differe en rien, pas même de la voix?
Que tels Auteurs soumis, pour vouloir trop bien faire,
Tracent tout sans couleur, sans feu, sans caractère?
Qu'à force d'être pur, joli, doux & galant,
On a tout ce qu'il faut, excepté le talent?
Ils en gémissent tous; la mode les entraîne.
Placez-vous au Parquet, & contemplez la Scène;
Vous y verrez des gens bien rangés de niveau,
Et se ressemblant tous comme des gouttes d'eau.
Vous y verrez enfans, hommes, filles & femmes,
En termes les plus frais parler par épigrammes;
Des paysans docteurs chez le libraire éclos,
Et des laquais charmans qui récitent Duclos.

ACASTE.

Mais, mon cher, à la Cour, à la Ville, au Village,
Les François aujourd'hui n'ont qu'un même visage,
La langue, les égards de la civilité,
Et tous les lieux communs de notre urbanité,
Asservissant nos mœurs à des formes égales,
Ont produit ce vernis & ces fadeurs morales.
L'art en souffre beaucoup; ces complimens bannaux
Ont chassé loin de nous tous les originaux.
Il n'est plus de *Jourdains*, d'*Orgons*, ni de *Pernelles*,
Un carosse doré traîne nos *Sganarelles*,
Et tout Paris voit bien, qu'au temple d'Apollon,
La mode a rappellé *Cathos* & *Madelon*.
Il faut donc au hazard dessiner des chimères.
Et s'il restoit à peindre encor des caractères,
Pensez-vous que déjà de sublimes esprits,
N'en eussent pas, en foule, enrichi leurs écrits?

Lisez nos Almanachs, il est tant de génies !

DAMIS.

Il est pour le talent des sources infinies.
Les modèles, morbleu ! ne nous manqueroient pas.
Mais on veut des tableaux bien jolis, délicats,
Des seigneurs vertueux, de vertueuses dames,
Jusques dans les fripons on veut de belles âmes.
Qu'il échappe à l'Acteur un mot bien doucereux,
On croit voir se pâmer tout un peuple d'heureux.
S'il faut s'en rapporter à la Muse éperdue
De tous ceux que j'entends, Astrée est descendue;
Et le vice présent, qui se sent cajoler,
Pour peu qu'on le démasque, est tout prêt à siffler.
Je peins ce que je vois, & non ce qu'on invente.
Mes modèles aussi pâlissant d'épouvante,
Si j'exposois un jour en Scène leurs portraits,
M'accableroient bientôt de leurs perfides traits.
On les verroit, honteux de trop de ressemblance,
Nommer l'auteur méchant, son courage insolence;
Et, faute d'autre excuse, analyser un vers,
Ou dénoncer en pompe un mot à l'univers.

ACASTE.

Hé ! bien ! il faut braver une injuste critique.
J'avoûrai cependant qu'un peu trop véridique,
Vous ne ménagez pas assez l'homme du jour :
Vous le heurtez de front, sans le moindre détour.
A l'aspect de son cœur, votre ame courroucée
Dans le moindre repli va scruter la pensée,
De son masque agréable il a beau se cacher,

Dont l'Egoïſte adroit ſe pare & s'enveloppe ;
Sur la Scène , évoquons l'ombre du Miſanthrope ;
C'eſt à lui qu'il convient de parler de vertu.
Chaſſons ces froids pleureurs , au ſtyle rebattu ,
Ces ſages controuvés , ces bienfaiteurs poſtiches ,
D'un ſentiment exquis ornant les hémiſtiches ,
Mais avec tant d'attache & de profuſion ,
Qu'il n'eſt plus de laquais ſans ſa bonne action.
Faſtidieux menſonge ! Eſt-ce ainſi que nous ſommes?
Sur ces plates fadeurs , appréciez les hommes ;
Et courez du Théâtre , où l'on vous a montré
De tant de bonnes gens le modèle plâtré ,
Courez , dis-je , implorer le riche & l'homme en place ;
Vous verrez le revers & tout ce qui ſe paſſe.
Vous comprendrez comment un Auteur délié ,
A force de la feindre , étouffe la pitié.
Quand la France renaît , écraſons l'impoſture.
Au reſte , mon Philinte eſt peint d'après nature ;
Je l'ai vu. De la Cour , il vint à la Cité.
Mais faut-il m'appuyer d'une autre autorité ?
C'eſt JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

(*Il tire un livre de ſa poche , l'ouvre & le donne à Acaſte.*)

Liſez ce paragraphe ;
Voilà ſon ſentiment , & c'eſt mon épigraphe.

ACASTE , *lit.*

» Ce Philinte eſt un de ces honnêtes gens du » grand monde , dont les maximes reſſemblent beau- » coup à celles des fripons ; de ces gens ſi doux , » ſi modérés , qui trouvent toujours que tout va

Lettre ſur les Spectacles.

» bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille » mieux ; qui font toujours contens de tout le » monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ; » qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il » n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le » gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on » déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur » maison bien fermée, verroient voler, piller, » égorger, massacrer tout le genre humain, sans » se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une » douceur méritoire à supporter les malheurs d'au- » trui. «

DAMIS, *reprenant le livre.*

Mon cher, c'est à ce livre, à son intention,
Que je dois mon ouvrage & sa conception;
Je le dis hautement. Si le méchant m'assiège,
Qu'il sache que Rousseau lui-même me protège !
Et certes ce n'est pas implorer aujourd'hui
Une frêle assistance ure médiocre appui,
Que d'être précédé de l'ame d'un grand-homme,
Digne de l'âge d'or & de l'antique Rome,
Protecteur de l'enfanee & de l'humanité,
L'apôtre précurseur de notre liberté !
Ainsi donc, cher Acaste, au gré de votre envie,
Puisqu'on offre au Public Philinte en Comédie ;
Plutôt que d'affoiblir une forte leçon,
A ce même Public je dirai, sans façon.
» Messieurs, pour un instant, oubliez donc de grace
» De mille faux portraits la coquette grimace.
» C'est mal, à qui les peint, de déguiser nos mœurs.

» Je viens veus révéler de coupables erreurs.
» Par les fautes d'autrui s'amender & s'inſtruire,
» C'eſt un bien. Daignez donc m'écouter & me lire.
» Les pervers que ma plume a tracés avec ſoin,
» Le maſque ſur le front, ſont là dans quelque coin,
» Impoſez-leur ſilence, & que leur ſeule rage
» Prouve la vérité qui luit dans mon ouvrage. «
Je ne plaiſante point, tels ſeront mes diſcours.
Adieu, tel on me voit, tel je ſerai toujours.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES.

PHILINTE, ami d'Alceſte. ALCESTE, ami de Philinte. ELIANTE, femme de Philinte. DUBOIS, valet-de-chambre d'Alceſte.	*Perſonnages de la Comédie du Miſanthrope.*

UN AVOCAT, pauvre.

UN PROCUREUR, riche.

UN COMMISSAIRE de Police.

UN HUISSIER.

UN GARDE du Commerce, LAQUAIS, RECORS,	Perſonnages muets.

La Scène eſt à Paris, dans l'hôtel de Poitou, garni, & ſe paſſe dans une anti-chambre commune aux appartemens de l'hôtel.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE, OU LA SUITE DU MISANTHROPE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE, *avec humeur.*

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont.
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font (*).

(*) Ces deux vers sont de Molière, & c'est Philinte, dans le Misanthrope, qui les prononce.

Eliante, on fait mal, pour vouloir trop bien faire;
Un défaut peut servir, & ce qui nuit peut plaire.
Mais il vous faut, Madame, un empire absolu.
Ce qu'une femme veut, ce qu'elle a résolu,
Ne peut souffrir d'obstacle; & quand la circonstance
Lui fournit les moyens d'établir sa puissance,
Il ne faut pas douter de sa précaution
A dominer par-tout avec prétention:
Qu'importe le succès? L'erreur n'est jamais grande:
Tout va bien, après tout, pourvu qu'elle commande.

ELIANTE.

Pourquoi donc cette humeur? Philinte, y pensez-vous?
D'où vient cette colère? Et quand....

PHILINTE.

Moi, du courroux!
Non, Madame: je sais que, si je fus le maître
Dans ma maison; c'est vous, oui, vous, qui devez l'être
Maintenant.

ELIANTE.

Maintenant?

PHILINTE.

Votre tour est venu.
Au Ministère enfin votre oncle parvenu,
A votre volonté donne un relief étrange;
Et sur ce grand crédit, il faut que je m'arrange.

ELIANTE.

Oh! que cette querelle est bien d'un vrai mari!

PHILINTE.

Mais point. Je sens très-bien tout ce qu'un favori,

Un oncle tout puissant, depuis quelques semaines,
Doit donner, à nous deux, d'influence ou de peines.
Un peu d'ambition m'a gagné ; je le sais.
Me voilà, par vos soins, Comte de Valancés ;
Mais Philinte toujours d'humilité profonde.
Comte de Valancés, pour briller dans le monde ;
Mais Philinte, céans, autant qu'il se pourra,
Pour n'y faire, en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ELIANTE, *riant.*

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit ?

PHILINTE.

Oui.

ELIANTE.

Voyons : de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raison ?
Raison juste ou plausible.

PHILINTE.

Eh bien ! quelle maison,
Dites-moi, je vous prie, est celle que j'habite
Depuis six jours ?

ELIANTE.

C'est un hôtel garni.

PHILINTE.

Quel gîte !
Lorsqu'un titre d'honneur exige de l'éclat,
Que, tour-à-tour, chez moi, les plus grands de l'Etat,
Vont venir à la file ; il vous a plu de faire

Je n'ai pas balancé. Soit raiſon, ſoit caprice,
Ce Robert, en un mot, n'eſt plus à mon ſervice:
Que voulez-vous de plus? Mais d'un vol controuvé
Je penſe qu'on l'accuſe, & rien n'eſt moins prouvé.

ELIANTE.

Et moi, j'en ſuis certaine; &, ſans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis néceſſaire?
Sans zèle pour les bons, foible pour les méchans,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchans.

PHILINTE.

Je ſuis comme il faut être; & tout me dit, me prouve....

SCÈNE II.

ELIANTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS.

MONSIEUR! graces au Ciel, à la fin, je vous trouve,
J'ai cru....

PHILINTE.

C'eſt vous, Dubois! que faites-vous ici?

DUBOIS.

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE.

Que veut dire ceci?
Comment....

ELIANTE.

N'êtes-vous plus au service d'Alceste ?

DUBOIS.

J'y suis jusqu'à la mort ; mais un tracas funeste....

ELIANTE.

Eprouve-t-il encor des revers, aujourd'hui,
Dans sa retraite ?

DUBOIS.

Encor? Le diable est après lui.
Ils vont chanter victoire, à présent, les infâmes ;
Et s'il tombe un malheur, c'est sur les bonnes âmes.

PHILINTE.

Vous verrez qu'au milieu des rochers & des bois,
Sévère défenseur de la vertu, des lois,
Il se fera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat, dont il n'avoit que faire.

DUBOIS.

Monsieur l'a deviné. C'est son cœur excellent....

PHILINTE.

Oh ! voilà mon censeur austère & violent....

DUBOIS.

Tout ceci vient d'un champ, près d'une métairie,
Qui depuis fort long-tems est dans sa seigneurie.
Et pour le conserver.... mon maître a tant de mal!....
Le champ n'est pas à lui.... non vraiment... c'est égal;
Tout comme le sien propre il cherche à le défendre.
Les enragés, voyant qu'ils ne pouvoient le prendre,

L'ont voulu saisir, lui.... douze ou quinze Sergens
Sont venus l'arrêter....

ELIANTE, *alarmée.*

Votre maître !....

DUBOIS.

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille ;
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit, pour aller loin dévorer son souci ;
Et pour vous embrasser, il passe par ici.

ELIANTE.

Et quand arrive-t-il ?

DUBOIS.

Mais, de la nuit dernière,
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière ;
Vous y logez aussi. L'on m'a dit : » Demandez.... »
Car vous avez deux noms, à présent, attendez....
On vous nomme Monsieur... Monsieur... D'abord j'oublie
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse, fort jolie,
Qui me voyoit courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit :....

ELIANTE.

Heureux destin !
Ton maître est dans l'hôtel ?

DUBOIS.

Oui, vraiment.

PHILINTE.

Viens ; je vole....

DUBOIS.

Attendez. N'allons pas, ici, faire une école.
Il écrit. Vous sentez qu'après de pareils coups,
Les affaires, là-bas, sont sens-dessus-dessous;
Il m'a bien dit : » Dubois, ne laisse entrer personne...
» Parce que...» Peste ! il faut faire ce qu'on m'ordonne;
Attendez, s'il vous plaît, que j'aille un peu savoir....
Si vous.... Oh ! qu'il aura de plaisir à vous voir !

(*Il sort.*)

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Cet homme, je le vois, sera toujours le même.

ELIANTE.

Monsieur, plaignons Alceste....

PHILINTE.

Ou plutôt son système.

ELIANTE.

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui,
Qui nous offre un moyen de lui servir d'appui !
Mon oncle, avec succès, sur notre vive instance,
Emploira son crédit, son zèle, sa puissance,
Et surtout sa justice, à servir notre ami.

PHILINTE.

Je promets de ne pas m'employer à demi,
Pour finir une affaire, assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée.
Mais encore, Madame, il est prudent, je crois,
De connoître, avant tout, sa conduite, ses droits;
Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras auroit pu le conduire,
Qu'il seroit messéant & même dangereux
De s'avouer, bien haut, sottement généreux.
Mais je le vois.

SCENE IV.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE *se jettant au cou d'Alceste.*

ALCESTE, embrassons-nous! que j'aime
Ce souvenir touchant! qu'en un malheur extrême,
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler!

ÉLIANTE *émue.*

Rassurez-vous, Alceste, & croyez qu'Eliante
Ne voit pas vos malheurs d'une ame indifférente.

ALCESTE *serrant de droite & de gauche les mains de ses amis.*

Je cherchois, sur la terre, un endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on eût la liberté (*).
Je ne le trouve point. Hé ! quel endroit sauvage,
Que le vice insolent ne parcoure & ravage ?
Ainsi, de proche en proche, & de chaque cité
File, au loin, le poison de la perversité.
Dans la corruption le luxe prend racine ;
Du luxe l'intérêt tire son origine ;
De l'intérêt provient la dureté du cœur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur ;
Il étouffe pitié, pudeur, loix & justice.
D'une apparence d'ordre & d'un devoir factice
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siècle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée ;
Tandis qu'une morale, en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant,
Et des fripons adroits pour frapper l'innocent.

PHILINTE.

Croyez qu'il est encor des ames vertueuses,
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE.

Est-il permis,
Que parmi tant de gens, présens à ma mémoire,
Je n'en sache pas un que je voulusse croire
Assez franc & sincère, ici comme autre part,
Pour mériter de moi la faveur d'un regard !

(*) Ces deux vers sont de Molière, & les derniers que prononce Alceste dans le Misanthrope.

Et que, dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux, soyez les seuls, que mon âme attendrie
Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois,
Sans vous revoir au moins pour la dernière fois.

ELIANTE.

J'espère un meilleur sort. Vous changerez d'idée.
L'espérance, en mon cœur, en est juste & fondée.
Vous ne nous quittez pas?

ALCESTE.

Je ne vous quitte pas!
Je porterai si loin ma franchise & mes pas
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asyle.
Morbleu! grace au destin qui de ces lieux m'exile,
Je veux voir une fois si ce vaste univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers:
Ou si j'aurai la preuve effrayante & certaine
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

PHILINTE *ricanant.*

Allons... appaisez-vous. Vous n'êtes pas changé;
Et si je puis, ici, former un préjugé
Sur un dessein si prompt & sur votre colère,
Nous pourrons aisément arranger votre affaire.
On la diroit terrible, à voir votre courroux;
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

ALCESTE.

C'est un amas d'horreurs; dans l'effet, dans la cause.
Et vous déja, Monsieur, qui me désespérez,
Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,

Voyez s'il fut jamais une action plus noire,
Que le trait... attendez; avant que cette histoire,
Qui sera pour notre âge un éternel affront,
Vous fasse, ici, dresser les cheveux sur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre assez pressant & de grande importance.
Dubois!

SCENE V.

ELIANTE, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

DUBOIS.

MONSIEUR.

ALCESTE.

Va-t-en chercher un Avocat
Pour tenir mes papiers & mes biens en état.
Je ne veux plus du mien. Cours.

DUBOIS.

Monsieur!...

ALCESTE.

Va, te dis-je.

DUBOIS.

Où donc?

ALCESTE.

Où je te dis.

DUBOIS.

Je ne sais....

ALCESTE.

Quel vertige!

N'entens-tu pas?

DUBOIS.

J'entens.

ALCESTE.

Vas donc.

DUBOIS.

En quel endroit?

ALCESTE.

Où tu voudras.

DUBOIS.

Monsieur; mais encor....

ALCESTE.

Maladroit,

Je te dis de m'aller chercher & tout-à-l'heure,
Un Avocat.

DUBOIS.

Fort bien...

ALCESTE.

Pars donc.

DUBOIS.

Mais sa demeure.

ALCESTE.

Sa demeure est le lieu que choisiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours; ne t'informe pas

Ce qu'il est, ce qu'il fait, ni comment il se nomme ;
Vas : du hazard lui seul j'attends un honnête homme.

DUBOIS.

Allons.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE *ricanant.*

Y PENSEZ-VOUS ? Peut-on, de bonne foi,
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi ?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE.

Vraiment, je risque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Comme si tous ceux que je pourrois choisir
Ne se prétendroient pas formés à mon desir ?
Et que le plus fripon ne soit, par son adresse,
Réputé le héros de la délicatesse ?

PHILINTE.

Mais il faudroit encor, pour livrer votre bien,
De votre préposé connoître d'abord....

ALCESTE.

Rien.
Je veux un honnête homme, il est bien vrai, Philinte :
Mais je ne l'attends pas, à vous parler sans feinte,
Même en sortant ici de l'usage commun ;
Et c'est un coup du Ciel, s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE.

Cependant...

ALCESTE.

Vos discours sont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuse aventure ?

PHILINTE.

Voyons donc.

ALCESTE.

Quand l'hymen vous unit tous les deux,
J'allai m'ensevelir dans un désert affreux....
Affreux ? pour le méchant ; pour la vertu, superbe !
L'homme avoit, en ces lieux, pour trésors une gerbe ;
Pour faste, la santé ; le travail, pour plaisirs,
Et la paix de ses jours pour uniques desirs.
Grace au Ciel ! dans ce lieu sauvage & solitaire,
Parmi de bons vassaux je trouvois ma chimère ;
Douce pitié, candeur, raison, franche gaîté,
L'ignorance des maux, & l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu, cette charmante vie !
En un jour, la discorde & le luxe & l'envie,
Les desirs corrupteurs & l'avide intérêt,
Et les besoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent personnage,

Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion?
Le bonheur déserta... Je tais les brigandages,
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.
Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux,
Maintenir, à la fois, la paix & mes vassaux.
Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,
Que j'oppose, en courroux, au front de l'oppresseur,
Le front terrible & fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui, de ce bien modique,
Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre & mon village. Enfin,
Il veut avoir ce champ; on ne veut pas le vendre;
Et voilà cent détours inventés pour le prendre.
Titres insidieux, procès, ruse, incidens,
Créanciers suscités, persécuteurs ardens,
Bruit, menaces, terreur & domestique guerre,
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre;
Et moi, lâche témoin de ce crime inoui,
Je l'aurois enduré! Je me suis réjoui
De braver les fripons & d'en avoir vengeance;
Et faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le foible; & le foible vainqueur
A conservé son bien. Alors, la rage au cœur,
Les traîtres ont tourné, contre moi, leurs machines,
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,
Tant controuvé de faits, avec dextérité,
Que, je ne sais comment, je me vois décrété.

(R

(*Il montre un portefeuille.*)

J'ai cent preuves, ici, de leur lâche conduite,
Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchans son approbation;
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ELIANTE.

Oui, sans doute, elle est bonne, Alceste; je la loue.
Et des loix c'est en vain que le méchant se joue.
Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'Etat est Ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre, d'avance,
Que vos vils ennemis....

ALCESTE.

Qui, moi? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnoissant:
Mais la seule vertu doit garder l'innocent;
Et j'aurois à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la Justice.

PHILINTE.

Mais il peut arriver....

ALCESTE.

Tout ce que l'on voudra:
Des Juges, ou de moi, voyons qui rougira.

PHILINTE.

Enfin....

ALCESTE.

Et devant eux j'accuserois en face
Quiconque en ma faveur iroit demander grace.

PHILINTE.

C'eſt tenir un diſcours dépourvu de raiſon.
Et ſi, par un effet de quelque trahiſon,
Des calomniateurs d'une voix clandeſtine
Ont ſuſcité l'arrêt, comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A ſe laver du fait qui vous eſt imputé.
La faveur eſt utile alors, & j'oſe croire....

ALCESTE.

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire,
Que ce jeu ténébreux & ces perfides ſoins,
Par leſquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juſte, & ſans qu'il le ſoupçonne,
On peut, à tout moment, arrêter la perſonne?
A la perverſité dès-lors tout eſt permis,
Et tout homme eſt coupable, ayant des ennemis.
Ah! c'eſt trop écouter ces avis politiques.
La vérité répugne à ces lâches pratiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu!
Je fais tête à l'orage; & nous verrons un peu,
Si l'on refuſera de me faire juſtice;
Juſtice? C'eſt trop peu. Je veux qu'on m'applaudiſſe.
Non, que ma vanité s'abaiſſe à recevoir
De l'encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir;
Mais enfin, dans un ſiècle égoïſte & barbare,
Où le crime eſt d'uſage & la vertu ſi rare,
Je prétends qu'un arrêt, en termes ſolemnels,
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE *riant.*

La méthode, en effet, ſeroit toute nouvelle;

ALCESTE.

En seroit-elle donc & moins juste & moins belle ?

PHILINTE.

Mais comment voulez-vous, obligé de partir ?...

ALCESTE.

Mon bien reste ; & plutôt que de me démentir,
J'en emploîrai la rente & le fond, je vous jure,
A sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un Avocat, & je vais l'en charger.
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger,
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connois beaucoup, j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis ;
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis,
De souiller, par vos soins, la beauté de ma cause ;
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,
Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits,
Que ne peut protéger la foiblesse des lois.

DUBOIS.

Je viens, Monſieur...

ALCESTE.

Et d'où?

DUBOIS.

De l'audience.

ALCESTE.

Hé bien ?

DUBOIS.

Vous m'avoûrez qu'en un ſemblable cas,
C'étoit un bon moyen d'avoir des Avocats?

ALCESTE.

Finis, bavard.

DUBOIS.

J'arrive en une grande ſalle.
J'entre modeſtement, & ſans bruit, ſans ſcandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs, doucement
J'adreſſe à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avoit un grand air, une attitude à peindre ;
Il m'a bien écouté ; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE.

Abrège, impertinent.

DUBOIS.

Là, ſans faire le ſot,
Ce que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, Monſieur ?...

ALCESTE.

Parle.

DUBOIS.

Il s'eſt mis à rire.
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire.
A tous ſes compagnons d'un & d'autre côté,
Il m'a conduit lui-même avec civilité;
Et, dans moins d'un inſtant, autour de moi, ſans peine,
Au lieu d'un Avocat j'en avois la centaine.
A trente queſtions j'ai fort bien répondu,
Et de rire toujours. Du reſte, tems perdu;
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE.

Comment, Maraud!...

DUBOIS.

De grace,
Attendez un moment. Alors, d'une voix baſſe,
L'un des rieurs m'a dit: » Mon ami, voyez-vous
» Cet homme ſeul, là-bas, qui lit? C'eſt, entre-nous,
» L'homme qui vous convient. Abordez-le. » J'y vole:
C'eſt un homme aſſez mal vêtu; mais la parole
Il la poſsède bien, ſi je peux en juger.
Bref, nous ſommes d'accord; & pour vous obliger,
Il va venir ici; j'ai dit votre demeure;
Et vous allez le voir, Monſieur, dans un quart d'heure.

SCENE VIII.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Je vois, à ſon diſcours bien circonſtancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE.

Qu'importe ?

PHILINTE.

Un ignorant, & quelque pauvre hère.....

ALCESTE.

Que mon opinion de la vôtre differe !
Car il me plaît déja.

PHILINTE *riant.*

Je n'en ſuis pas ſurpris.

ALCESTE.

Hé ! mon Dieu, laiſſez donc vos ſarcaſmes, vos ris.
Rentrons. Je ſuis à vous, Madame, à l'inſtant même.

(*Eliante ſort.*)

Et vous, Monſieur, malgré la répugnance extrême,
Que pour un homme pauvre, ici, vous faites voir,

Sachez que, dans un tems si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime & le vice;
La pauvreté souvent est un heureux indice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Mon maître est sur mes pas : bientôt vous l'allez voir.
Mais, Monsieur l'Avocat, voulez-vous vous asseoir?

L'AVOCAT.

Non ; car je suis pressé. Retournez, je vous prie,
Comme, dans ce moment, le tems me contrarie ;
Dites à votre maître, en grace, de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS.

Oui, je vais l'exciter
A venir....

(*Il va & revient.*)

Voyez-vous ; certain tracas l'assomme....
Mais vous serez content ; car c'est un honnête homme.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

L'AVOCAT, *seul.*

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici, j'ai rendez-vous ; j'y cours ;
Et si l'on me procure une prompte audience,
Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense.
Rien n'est tel qu'un fripon, pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme. Et quelque grand effort
Que j'aie, à son aspect, pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême.
Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir,
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien comprise,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.

(*Il lit la lettre d'une manière lente, bien articulée & réfléchie.*)

» Après tout ce que je vous ai dit, hier, » Monsieur l'Avocat, je ne vois pas pourquoi » vous n'avez pas déja fait choix d'un Procu- » reur qui comprenne & hâte comme il faut » notre affaire. J'arriverai demain au soir (au- » jourd'hui) de Versailles à Paris. Si, dans la » journée, vous n'avez pourvu à cela, pour » contraindre, sans retard, le Comte de Valan- » cés au payement de son billet, & d'une ma- » niere convenable à bien lier ce Comte de

» Valancés, il faudra chercher d'autres moyens.
» Je suis votre serviteur. ROBERT. «

(*Il ploye la lettre & la serre.*)

Ah! fourbe dangereux! Robert, Monsieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un Expert.
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me seconde.
On vient... Çà, pour remplir l'espoir où je me fonde,
Dépêchons....

SCÈNE III.

DUBOIS, ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

HÉ! Dubois!... sors; & fais qu'un moment,
On me laisse tranquille en cet appartement.

(*Dubois sort.*)

SCÈNE IV.

ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

AUX périls du hasard, Monsieur, sans vous connoître,
Je vous fais appeller, & j'ai bien fait peut-être;
Car si tout votre aspect est un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L' AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe;
De telles questions sont toujours pour la forme;
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer,
Que je verrai, de vous, ce qu'il faut augurer.

L' AVOCAT.

N'attendez pas non plus, Monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise.
Dès le premier abord, deux hommes ont le droit
De se juger entre eux sur ce que chacun croit,
C'est l'usage au surplus. Je sais ce que je pense;
Et je n'arrache pas, Monsieur, la confiance.

ALCESTE.

Vous me plaisez ainsi. Venons au fait. Exprès....

L' AVOCAT.

Avant de me mêler, Monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut, sans délai, ni remise,
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise?

ALCESTE.

Dans ce jour, tout-à-l'heure, à l'instant.

L' AVOCAT.

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE.

Savez-vous en quel état je suis,

Monfieur? Et pouvez-vous, dans une telle affaire,
Sans trahir les devoirs de votre miniftère,
Me refufer les foins que j'implore de vous?
C'eft une iniquité.

L'AVOCAT.

Calmez votre courroux;
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,
J'y vole avec plaifir, je puis dire avec zèle,
Et c'eft pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprends, je les remplis. Auffi
Quand l'efprit d'une affaire, ou mon tems m'en éloignent,
Il n'eft point de motif ni de loi qui m'enjoignent
De me charger, fans choix, de foins embarraffans,
Pour négliger alors les plus intéreffans.

ALCESTE.

L'affaire qui me touche eft preffée, importante;
Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut être dangereufe.

L'AVOCAT.

Une même raifon
Dans deux heures au plus m'appelle en ma maifon.

ALCESTE.

Ah! Monfieur, eft-ce donc la chaleur noble & forte
Qui devroit animer les gens de votre forte?

L'AVOCAT.

Mais, Monfieur...

ALCESTE.

On devroit, par une expreffe loi,

Défendre à l'Avocat de diſpoſer de ſoi.

L'AVOCAT.

Je ſuis flatté, vraiment, de cette préférence
Qui vous fait...

ALCESTE.

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'eſt en abuſer.

L'AVOCAT.

De grace, différons...

ALCESTE.

Mais vous prendrez ma cauſe, ou parbleu! nous verrons.

L'AVOCAT.

Monſieur, daignez m'entendre ; & loin que ces murmures
Puiſſent dans mon eſprit paſſer pour des injures,
Loin de m'en offenſer, peut-être ce courroux
Détermine, à l'inſtant, mon eſtime pour vous.
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez ſeulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui, pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui,
M'empêche, à vos deſirs, de prêter mon appui.

(*Avec chaleur.*)

Vous allez décider du zèle qui me pouſſe,
Et ſi c'eſt juſtement que Monſieur ſe courrouce,
Quand je refuſe un tems que je viens d'engager,
Pour parer, ſans retard, au plus preſſant danger.

ALCESTE.

Voyons, Monſieur... ce ton me frappe & m'intéreſſe.

L' A V O C A T.

Je tais dans mon récit, & par délicatesse,
Les noms des deux acteurs d'un obscur démélé,
Où l'un est le voleur & l'autre le volé;
Car j'ignore après tout quelle en sera la suite.
Un homme, à moi connu par sa lâche conduite,
Sans probité, ni mœurs, un homme qu'autrefois
Je sauvai par pitié de la rigueur des lois,
Qui n'eut jamais de bien, ni de ressource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tète à tête
Qu'une somme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Est dûe à lui parlant. La signature est vraie,
J'en suis sûr, & voilà, Monsieur, ce qui m'effraie;
La dette ne l'est pas: je vais vous le prouver.

A L C E S T E.

O grand Dieu!...

L' A V O C A T.

Cependant, je ne sais où trouver
L'homme trop confiant qui signa ce faux titre,
Que je tiens en mes mains, sans en être l'arbitre.

A L C E S T E.

Mais vous savez le nom de ce Monsieur?

L' A V O C A T.

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru par-tout d'abord;
On ne sait quel il est; deux jours n'ont pu suffire,
Et le fripon adroit refuse de m'instruire,
Jusqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,

Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE.

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT.

Il se repent, sans doute,
De m'en avoir trop dit, & veut changer de route.

ALCESTE.

Le traître!

L'AVOCAT.

Écoutez-moi, Monsieur; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, & je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails &.... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme, qui sans doute à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat ou bien quelque quittance.

ALCESTE.

Vous me faites frémir. En cette circonstance,
Que ne dénoncez-vous soudain au Magistrat
La manœuvre & le cœur d'un pareil scélérat?

L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Eh! Monſieur, en ceci, ma certitude intime,
Suffit-elle à la loi, pour atteſter le crime?
Cette loi le protège; & je crains, aujourd'hui,
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.
Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il ſoutiendroit l'éclat de cette fourberie;
Et de ce mauvais pas, en procès converti,
L'opprimé ne pourroit tirer aucun parti.

ALCESTE.

Que ferez-vous, Monſieur? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT.

Il me reſte à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un ſemblable billet.
Le fripon eſt ruſé; ma lenteur lui déplaît;
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux... Je n'ai rien à lui dire;
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut paſſer; & dans ce cas, je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE.

Quelle eſt votre reſſource?
Ne puis-je vous aider de mes ſoins, de ma bourſe?
Car ſur votre récit je me ſens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous.

L'AVOCAT.

Monſieur,... un homme en place,... un Miniſtre propice,
Qui, ſans bruit, ſans éclat, ſans forme de Juſtice,

Manderoit devant lui le fauſſaire impudent,
Pour éclaircir le fait d'un ton ſage & prudent,
A prévenir le coup réuſſiroit peut-être.
Je n'héſiterois pas, en ce cas, à paroître.
A mon aſpect lui ſeul, le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante & ſe croyant perdu,
Se trouveroit ſans voix, ſans détours, ſans défenſe,
Et l'aveu de ſon crime obtiendroit la clémence.

ALCESTE.

Fort bien imaginé!... Je peux vous y ſervir.

L'AVOCAT.

Inconnu, ſans crédit, je ne peux réuſſir
Dans ce projet ſenſé, mais dangereux peut-être,
Si ſans ménagement je me faiſois connoître.
On m'en promet ce ſoir un moyen poſitif.
J'ai rendez-vous bientôt pour ce preſſant motif;
Et voilà les raiſons qui m'empêchent de prendre
Tous les ſoins que, de moi, vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE, (*vivement.*)

Ne parlons plus de moi; c'eſt pour un autre jour.
Nous nous verrons. Je ſonge à votre heureux détour,
Pour confondre un méchant... J'ai, je crois, votre affaire.

L'AVOCAT.

Vous, Monſieur?

ALCESTE.

Grand crédit, auprès du Miniſtère.

L'AVOCAT.

Eſt-il poſſible? Vous!

ALCESTE.

Non pas moi: mes amis.

L'AVOCAT.

Quelle rencontre!

ALCESTE.

Allez où vous avez promis,
Et revenez, Monſieur, s'il ſe peut, dans une heure.
Je ne ſortirai pas, & pour vous je demeure;
Écrivez votre adreſſe, ici, pour achever;
Car les gens tels que vous ſont rares à trouver.
Dubois!

SCENE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

ALCESTE, *à Dubois qui entre.*

SERVEZ Monſieur.

(*A l'Avocat.*)

Je vole à l'inſtant même
Vous chercher un appui dans votre ſtratagême;
Que vous me comblez d'aiſe en vos ſoins obligeans!
Ah! grâce au Ciel! il eſt encor d'honnêtes gens!

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Que faut-il à Monsieur?

L'AVOCAT.

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS.

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire;
Et nous n'en sommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre saoul, Dieu merci!
Je comptois, chaque jour, sur un paquet énorme....
Et toujours on disoit: » Monsieur, c'est pour la forme. «

L'AVOCAT.

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS.

Ah! pardon.

(Il va & revient.)

Croyez fort
Que je ne pense pas que vous ayez grand tort.
Lorsque les chicaneurs, que Dieu puisse confondre!
Vous attaquent; vraiment, il faut bien leur répondre;
Rendre guerre pour guerre & papier pour papier.
A qui la faute? à vous? non pas, C'est au métier.

Digitized by Google

L'AVOCAT.

Vous m'arrêtez ici, mon ami, donnez vîte.

DUBOIS.

Du papier? Vous allez en avoir tout de ſuite.

(Il va chercher du papier.)

L'AVOCAT, *à lui-même.*

A ce nouvel appui me ferois-je attendu?
Que je me ſais bon gré de m'être ici rendu!
Cet homme m'a fait voir une âme non commune.

DUBOIS, *revenant.*

Pardon, encore un coup, ſi je vous importune;
Je ne puis vous ſervir, Monſieur, à votre gré!
Vous écrivez toujours ſur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'AVOCAT.

Eh! non: en diligence,
Donnez-m'en quel qu'il ſoit.

DUBOIS *s'en allant.*

C'eſt une différence.

L'AVOCAT.

A cet air de candeur, je vois de ce côté,
Pour aller à mon but, plus de célérité.
Quel zèle véhément!...

DUBOIS *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

Voici ſur cette table,
Ce qu'il vous faut, Monſieur.

(*L'Avocat écrit, & Dubois un peu éloigné continue :*)

Quel procès déteſtable !
Nous ſuivra-t-il par-tout ?... jugez donc ! de courir
Trente poſtes, au moins, ſans pouvoir en ſortir.
J'aimerois mieux, je crois, faire une maladie :
On guérit, ou l'on meurt.

L'AVOCAT, *de ſa table.*

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître.

DUBOIS.

Oui-dà... je ne ſais point
Tous ſes titres.

L'AVOCAT.

Son nom ? C'eſt aſſez de ce point.

DUBOIS.

Monſieur Jérôme Alceſte.

(*L'Avocat écrit.*)

L'AVOCAT.

Il ſuffit.

(*Il ſe lève.*)

Sans remiſe,
Vous rendrez à Monſieur mon adreſſe préciſe.

DUBOIS.

Il l'aura dans l'inſtant.

(*L'Avocat ſort.*)

SCENE VII.

DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

DUBOIS, *à part*, *mais haut à l'Avocat qui sort.*

Il faut la lui porter ?

PHILINTE, *en entrant à Alceste.*

Vous prenez donc plaisir à m'impatienter ?

DUBOIS *à Alceste.*

Monsieur ?

ALCESTE.

Que me veux-tu ?

DUBOIS *donnant l'adresse.*

Voilà...

ALCESTE, *la prenant.*

Sors & me laisse.

(*Dubois sort.*)



SCÈNE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE.

J'en suis fâché pour vous : mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange & même ridicule,
Jusques à cet excès de pousser le scrupule ?
Et que vous regardiez comme un devoir formel,
Ce zèle impatient & plus que fraternel,
Qui vous fait, sans réserve, avec tant d'imprudence,
Offrir à tout venant votre prompte assistance ?
Sur ce pied, vous aurez de l'occupation :
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE.

Pas tant que je voudrois ; &, quelque bien qu'on fasse,
C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place ;
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main, c'est se déshonorer.
Et c'est ici sur-tout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.
Mon Avocat m'enflamme ! Et, bien que de mon cœur
Je fasse un jugement, digne en tout de l'honneur ;
Fort au dessus de moi je tiens cet honnête homme,

D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, si ce que j'en ai dit,
Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit,
Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne,
Toute étrangère enfin que nous soit sa personne,
Ne vous émeuvent point, vous laissent endurci,
Jusques à refuser le peu qu'il faut ici?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte?
Qu'un oncle qui vous aime & qui vous a fait Comte,
Un oncle, homme de bien, qui, j'en suis assuré,
D'une bonne action, pour lui, vous saura gré,
Que cet oncle, en un mot, fasse, à votre prière,
Un acte généreux facile & nécessaire?
Ah! lorsque je compare à votre grand pouvoir
Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne saurois, morbleu! me mettre dans la tête,
Que vous puissiez avoir la moindre excuse honnête.
Refusez. Je vous compte avec ces inhumains,
Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui, sur cette terre, en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide existence.

PHILINTE.

De ce feu véhément, unique en ses excès,
N'attendez, n'espérez, Alceste, aucun succès.
Le devoir....

ALCESTE.

Un refus?

PHILINTE.

Clair & net, je vous jure.

ALCESTE.

Adieu: votre amitié me seroit une injure.

PHILINTE.

Écoutez, s'il vous plait....

ALCESTE.

Hé! que me direz-vous,
Pour excuser l'horreur?...

PHILINTE.

Oh! s'il faut du courroux,
Et sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre;
On aura de l'humeur & de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit,
Et par tous ses côtés, & dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les événemens faire le Dom Quichotte?
Un homme est malheureux; aussi-tôt tout en pleurs,
Jettez-vous comme un sot à travers ses malheurs,
Et, pour prix de vos soins & de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise.
Oui, sottise; souvent: oui, Monsieur; & du moins,
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.
L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite,
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.
Un fripon trouve un sot; &, par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus;
Tant pis pour le perdant! il paira ses méprises:
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE.

Ne se trompe-t-on pas? & n'est-on pas trompé?

PHILINTE.

Non, jamais à ce point.

ALCESTE.

Avez-vous échappé,
Vous, Monſieur, conſtamment, toujours, à l'impoſture?

PHILINTE.

Toujours. Et ſi jamais, mon cher, je vous le jure,
On me ſurprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.

ALCESTE.

Mais cet homme eſt perdu; ruiné, ſans reſſource.

PHILINTE.

Hé bien! c'eſt un tréſor qui changera de bourſe.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Mais pas tant, que vous l'imaginez.

ALCESTE.

Vous me faites frémir!

PHILINTE.

Ah! frémir!.... devinez,
(Vous, Monſieur, qui ſavez la fin de toutes choſes,)
Ce qu'il peut réſulter des plus injuſtes cauſes.
Tout eſt bien.

ALCESTE.

Savez-vous que vous extravaguez?

PHILINTE.

Tout eſt bien. Et le fait qu'ici vous alléguez

De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence:
C'est un mal. Hé bien, soit. Que le vol soit remis;
Le mal restera mal toujours; il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agens, des suppôts: par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé;
Le trésor coule & fuit, distribué, pillé,
Il se disperse: enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'État n'y perd rien.
Ainsi j'ai donc raison de dire: Tout est bien.

ALCESTE.

O mœurs!

PHILINTE.

O clarté! moi, je prêche ici...

ALCESTE.

Des crimes.
Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami...

PHILINTE.

Quand on se voit pressé.

ALCESTE.

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE.

Dites embarrassé.

ALCESTE.

Embarrassé! grand Dieu!... Si sur votre paresse

Je ne jettois l'affront que vous fait votre adresse,
Si ces principes-là conduisoient votre cœur,
Je ne vous verrois plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent se dispenser aujourd'hui de bien faire !
Tout est bien, dites-vous ? Et vous n'établissez
Ce système accablant, que vous embellissez
Des seuls effets du crime & des couleu.s du vice ;
Que pour vous dispenser de rendre un bon office
A quelque infortuné, victime d'un pervers.
Allez ! pour vous punir d'un si cruel travers,
Je ne voudrois vous voir qu'un instant en présence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du Ciel & des loix, au moment douloureux
Qu'il se verra frappé de ce coup désastreux.
Ses cris, son désespoir, sa famille affligée,
Sa probité, peut être, à ses biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil sec & cruel ?

PHILINTE.

Je lui dirois : » Mon cher, votre état actuel,
Croyez-moi, chaque jour, est celui de mille autres.
Tel homme étoit sans biens & s'enrichit des vôtres.
Vous les aviez, pourquoi ne les auroit-il pas ?
Rappellez la fortune & courez sur ses pas.
Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe ;
Vous n'êtes qu'un atôme & qu'un point sur le globe.
Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien ?
Il s'arrange en total ; « en total, tout est bien.

ALCESTE.

Non, je ne croyois pas, je dois enfin le dire,
Que la soif de mal faire allât jusqu'au délire.

Je ne sais plus quel mot pourroit être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige & ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien! insensés? Hé! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas.
Tout est bien? Oui sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle & profonde,
Qui voulut en régler l'immuable beauté;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire,
De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile?
Or, on peut faire, ou non, le bien comme le mal!
Si nous avons ce droit favorable ou fatal,
Dans ce que l'homme a fait, au gré de son caprice;
Or donc, tout n'est pas bien; ou vous niez le vice?
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudroit donc aussi des méchans, des fripons,
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse?
De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute, & c'est toujours le but de ses bienfaits.
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes;
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux systême à ces vils opulens,
Qui, jusques dans le crime, énervés, indolens,
Dans la mort de leur cœur sommeillent & reposent
Loin des maux qu'ils ont faits & des plaintes qu'ils causent.

Eh! quoi! ſi tout eſt bien, à ce cri déſaſtreux,
Que va-t-il donc reſter à tant de malheureux,
Si vous leur raviſſez juſques à l'eſpérance?
Vous endurciſſez l'homme à ſa propre ſouffrance?
Il alloit s'attendrir, vous lui ſéchez le cœur?
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur?
Ah! je n'oſe plus loin pouſſer cette peinture.
Pour le bien des humains & grace à la nature,
Aux erreurs de l'eſprit la pitié ſurvivra.
L'homme ſent qu'il eſt homme; &, tant qu'il ſentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raiſon de craindre.
Quoi qu'il en ſoit enfin, voulez-vous m'obliger?
A ſervir ces gens-ci puis-je vous engager?
Solliciterez-vous votre oncle?

PHILINTE.

Mais de grace,
Obſervez donc, Alceſte....

ALCESTE.

Au fait. Le tems ſe paſſe:
Mon homme va venir. Répondez?

PHILINTE.

Je ne vois...

ALCESTE.

Monſieur, le voulez-vous, pour la dernière fois?

PHILINTE.

Mais vous êtes preſſant d'une étrange manière:
Il eſt mille raiſons, qu'avec pleine lumière,

Je peux vous expoſer : raiſons fortes pour nous.
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE.

Ah ! juſte ciel ! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchois-je des amis, de qui l'ingratitude....

SCENE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ALCESTE, *à l'Avocat, & vivement.*

VENEZ. Voilà Monſieur, dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé,
Qui ſe dit mon ami, que l'égoïſme abuſe
Juſques à ſe parer d'une honteuſe excuſe,
Pour ne pas engager un oncle, ſon ſoutien,
Miniſtre généreux, vraiment homme de bien,
A ſervir un projet auſſi ſimple qu'honnête.
A le perſuader je perds en vain la tête ;
Sur ſon âme intraitable & qu'à préſent je voi,
Prenez, ſi vous pouvez, plus d'aſcendant que moi.

L'AVOCAT.

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande :
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En ſortant, j'ai trouvé, Monſieur, ſur mon chemin ;
Cet ami qui devoit me procurer demain
L'entretien & l'appui d'un homme d'importance ;
Il remet à huit jours cette utile audience.

Le

Le tems fuit, le mal vole; & dans ses vils détours,
Le crime peut asseoir son succès en huit jours.
Je reviens vous conter cet accident funeste;
Car votre âme à présent est l'espoir qui me reste.

ALCESTE.

Hé bien! Philinte, hé bien!

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Monsieur, je n'ose pas
Vous prier, à mon tour; mais de mon embarras
Si vous êtes instruit, comme vous devez l'être,
Un malheur aussi grand vous touchera, peut-être.
Peut-être, répandu dans un monde élevé,
Plus que Monsieur, d'hier seulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne classe;
Peut-être, dis-je, vous, Monsieur, vous connoîtrez
L'homme à qui l'on surprit ce billet. Vous verrez.

(*Il tire son portefeuille, & fait mine de chercher le billet.*)

Je consens, sur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entière confidence;
Vous allez voir....

PHILINTE.

Non, non, Monsieur; je ne veux pas
Pénétrer ces secrets: ils sont trop délicats.

L'AVOCAT.

Cependant....

PHILINTE.

Jugez mieux de ma délicatesse.

ALCESTE, *tendant la main.*

Mais, voyons....

PHILINTE, *le retenant.*

Non, mon cher; les gens dans la détresse
Ne sont pas satisfaits que des yeux étrangers
Pénètrent leurs besoins ainsi que leurs dangers.
La curiosité peut-être vous attire;
Mais si vous le lisez, soudain je me retire.

(*A l'Avocat, qui resserre son portefeuille avec une confusion douloureuse.*)

Monsieur, sans me mêler, de fait, ni d'entretien,
Au péril qui ne doit me regarder en rien,
Je vous observerai qu'un homme raisonnable,
D'une honteuse affaire & fort désagréable,
Ne doit pas épouser les soins infructueux.
Et vous voyez déjà cet ami vertueux,
D'abord impatient jusqu'à l'étourderie
Par ce premier aspect d'une friponnerie,
Qui, graces au secours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occasion.
Sagesse naturelle & louable....

ALCESTE.

J'enrage.
Je me sèche d'humeur à ce honteux langage.
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux,
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parce qu'il fut commis & pratiqué par d'autres!

PHILINTE.

Cet autre dont je parle, homme incroyable & prompt,

A fait ce qu'il faut faire & ce que tous feront.
Et, ſans trop m'ériger en cenſeur; je demande
A Monſieur que voilà, dont la chaleur eſt grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un ſecret important qui lui fut confié,
Je demande, ſi, vu le poſte qu'il occupe,
Il eſt tout-à-fait bien, pour ſauver une dupe,
Un ſot, un mal-adroit, à lui très-inconnu,
De trahir le Client, ſecrétement venu
Vers lui, dans cet eſpoir & dans cette aſſurance
Qu'un Avocat ne peut tromper ſa confiance?

ALCESTE, *en fureur.*

Vous tairez-vous, Philinte?.. Ah! c'en eſt trop... grand Dieu!
Allons, il faut mourir; il n'eſt point de milieu,
Quand on voit ces détours, ces défenſes ſubtiles....
Oh, morbleu!... c'eſt ici le venin des reptiles....
Quoi! pour autoriſer l'inſenſibilité,
Blâmer la vertu même en ſa ſublimité!
Sachez donc....

L'AVOCAT, *avec dignité.*

Non, Monſieur; c'eſt à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les diſcours, je le vois, deviendroient ſuperflus;
Quand on ſent bien ſon cœur, on ne diſpute plus;
Et lorſqu'à cet excès l'eſprit peut ſe méprendre,
On doit ſe retirer pour n'en pas trop entendre.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *suivant de l'œil & avec dépit l'Avocat qui sort.*

Qu'est-ce à dire?.. ce ton... ces grands airs de vertu...

ALCESTE.

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous est dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde;
Il vous reste toujours cette trace profonde,
Ce trait désespérant, qui, dans vos cœurs jaloux,
Pour vous humilier s'enfonce malgré vous.
Adieu. N'attendez pas, Monsieur, que je vous prie.
Je vais voir Eliante; & son âme attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conseil,
Plus endurci toujours, à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet espoir qui me reste:
Et comptez bien alors sur la haine d'Alceste.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

MADAME, comme vous, avec facilité,
Mon cœur ſait exercer des actes de bonté.
Mais, pour des étrangers alors qu'on s'intéreſſe,
N'allons pas, s'il vous plaît, juſques à la foibleſſe.

ELIANTE.

Appellez-vous ainſi ce zèle attendriſſant,
Cette noble chaleur d'un cœur compatiſſant?
Alceſte m'a touchée; & ſes récits encore
M'offrent un vrai malheur, Monſieur, que je déplore.
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme ſi le pareil nous étoit ſurvenu.
J'en ſuis vraiment émue. Oui, je ſens....

PHILINTE.

Hé! Madame,
Il faut ſi peu de choſe à l'eſprit d'une femme
Pour l'exalter d'abord, & montrer, à ſes ſens,
Juſques dans le péril des plaiſirs raviſſans.

Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.
Il faut sur cet objet réfléchir davantage:
Et sans doute, changeant & d'avis & de loi,
Vous serez la première à penser comme moi.

ELIANTE.

Dans vos opinions distinguez, je vous prie,
Le sentiment, Monsieur, de la bizarrerie;
Vous me surprenez fort, en confondant ainsi
L'âme sensible & bonne & le cœur rétréci.
On doit peu s'y tromper, cependant: & je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve,
Dans mes sentimens vrais & bien appréciés
Je changerai si peu, quoique vous en disiez,
Qu'avec nouvelle instance, ici, je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE.

Oh! non; je vous le jure.

ELIANTE.

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE.

Impossible.

ELIANTE.

Du moins,
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE.

Non, non, Madame, non. D'une affaire suspecte,
En aucune façon, détournée ou directe,

De grâce, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ELIANTE.

Il suffiroit d'un mot.

PHILINTE.

C'est toujours trop parler,
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ELIANTE.

Quoi, faut-il?...

PHILINTE.

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Cette feinte est sans doute une nouvelle adresse
Pour me contrarier & vous rendre maîtresse.
Hé bien, Madame, hé bien! puisqu'il faut m'expliquer,
Sachez donc que tout homme est funeste à choquer,
Et le fourbe intriguant encore plus qu'un autre.
De quoi nous mêlons-nous? Est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire, où, par cent ennemis,
Je verrois mon repos peut-être compromis?
Du dangereux faussaire & de sa vile agence
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance?
Je le dis à regret; mais, malgré ses penchans,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchans;
Leur courroux clandestin dure toute la vie.
Mais une autre raison forte, & qui me convie
Plus que toute autre encor à de fermes refus,
C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres;

Qu'il faut le conserver, sans le passer à d'autres:
On n'en a jamais trop, pour que, de toute part,
On aille l'employer & l'user au hazard;
Son affoiblissement n'arrive que trop vite;
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite.
Comme si la coutume en effet n'étoit pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette sur vos bras,
Pour si peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage
De toute créature & de tout protégé,
Par qui l'on pourroit voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner, ou pour le mettre en fuite.
Voilà sur quels motifs je règle ma conduite.
Je pense & vois le monde, & dis, de vous à moi,
Qu'il faut, pour vivre heureux, se replier sur soi.

ELIANTE.

Pouvez-vous?...

PHILINTE, *séchement.*

Il suffit. Que notre ami s'emporte,
C'est en vain; ma prudence est ici la plus forte:
De son prix, je le sais, il peut disconvenir:
J'agis au gré du monde, & je veux m'y tenir.

(*Il sort.*)

SCENE II.

ELIANTE, *seule.*

Je ne le vois que trop ; c'est ainsi que l'on pense.
En est-on plus heureux? Quelle triste prudence,
De vouloir s'isoler, de se lier les mains,
Et d'étouffer son cœur au milieu des humains!
Vous avez tort, Philinte ! & je suis importune.
Mais ne pouvez-vous pas éprouver d'infortune ?
Et verriez-vous alors, d'un œil tranquille & doux,
Les hommes vous poursuivre ou s'éloigner de vous?

SCÈNE III.

ALCESTE, ELIANTE.

ELIANTE.

Nous avons fait, Alceste, une vaine entreprise.
Je ne puis vous aider. Je suis femme & soumise,
Philinte a des raisons qui fondent son refus ;
Oui, j'avois trop promis. Mon esprit est confus...

ALCESTE.

Madame, sur vos soins, je ne forme aucun doute.
Allons, puisqu'on agit de la sorte, j'écoute

Le seul cri de mon cœur & son noble penchant.
Je vais trouver votre oncle; oui, moi, moi, sur le champ;
Et, quelque risque enfin que je coure moi-même
A me montrer à tous, quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté....

ELIANTE, *alarmée.*

Comment?
Vous exposer ainsi?

ALCESTE.

Plus de retardement.
Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne,
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encor imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leur noire violence,
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,
Par la main des méchans dans les fers détenu.

ELIANTE.

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,
Vous couriez le danger....

ALCESTE.

La fortune cruelle
Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son cœur m'écoutera,
Et j'en obtiendrai tout; j'en suis sûr, oui, j'y compte.
Je serois bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ELIANTE.

Non, je vais le trouver....

ALCESTE.

Remontrance inutile.

ELIANTE.

Attendez....

ALCESTE.

Il verra que le bien eſt facile
Au cœur qui veut le faire.

ELIANTE.

Alceſte, réprimez...
Voyens encor Philinte... Ah Dieu!... vous m'alarmez.

(*Elle ſort avec promptitude.*)

SCENE IV.

ALCESTE, *ſeul.*

QU'IMPORTENT mes dangers? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture.
Mon honnête Avocat avec moi peut venir,
En deux heures de tems je lui fais obtenir....

SCENE V.

ALCESTE, LE PROCUREUR.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

LE PROCUREUR.

C'est à vous, je présume;
Qu'en vertu de mon titre & suivant la coutume,
Il faut que je m'adresse, en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question?

ALCESTE.

Un billet?

LE PROCUREUR.

Oui, Monsieur; constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE.

Ah! — C'est un honnête homme,
Dont je fais très-grand cas, qui vous envoye ici?

LE PROCUREUR.

Précisément.

ALCESTE.

Il faut....

LE PROCUREUR.

Le payer.

ALCESTE.

Qu'est ceci?

LE PROCUREUR.

C'est un billet, Monsieur, qu'il faut payer sur l'heure.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Vous; n'est-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE.

Oui; qui donc êtes-vous, Monsieur, à votre tour?

LE PROCUREUR.

Je me nomme Rolet, Procureur en la Cour.

ALCESTE.

N'est-ce pas pour l'affaire importante & pressée,
Qui de mon Avocat occupe la pensée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandestin,
Dont ce Monsieur Phœnix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR.

Oui, Monsieur. Ce billet, ou bien lettre de change,
Au gré de ma partie en mes mains passe & change.
Maître Phœnix n'est plus chargé de ce billet;
Et c'est moi qui poursuis le paîment, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Quoi donc? Mon Avocat, de cette grande affaire....

LE PROCUREUR.

Ne se mêlera plus, & n'a plus rien à faire.
C'est moi qui, mieux que lui, soigneux & vigilant,
Me saisis de la cause; &, grace à mon talent,
L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grace d'une obole.

ALCESTE.

Seroit-il bien possible?

LE PROCUREUR, *avec importance.*

Ft j'ai des amis chauds.

ALCESTE.

Mais savez-vous, Monsieur, que ce billet est faux?

LE PROCUREUR, *faisant le courroucé.*

Qu'est-ce à dire? Et quels sont ces discours illicites?
Prenez grade, Monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez,
A tenir devant moi ces discours insensés.
Il y va de l'honneur. Comment! une imposture?
Il est faux? Et peut-on nier la signature?

ALCESTE.

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin, avec sa vérité?

LE PROCUREUR.

Ah! vous en convenez, même après ce scandale?

Vous la confessez vraie, exacte, originale ?
Ah! je suis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour!
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce Maître Phœnix à commencer l'instance.
Digne & belle action d'un homme délicat!
Il s'en charge en secret, & c'est votre Avocat!
Prévarication! collusion perfide!
Mais vous avez en tête un Procureur rigide,
Un homme, grâce au Ciel, pour ses mœurs renommé,
A poursuivre la fraude, en tout, accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard austère
A la mauvaise foi ne laisse aucun mystère.

ALCESTE, *furieux.*

Impudent personnage, as tu bientôt fini?
Je ne sais qui me tient que tu ne sois banni
Loin de moi, par mes gens, & selon tes mérites.

LE PROCUREUR.

Violence?... Monsieur, l'affaire aura des suites.

ALCESTE.

Sors; redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, *çà & là, effrayé.*

Guet à pens, & déni d'un billet? quelle horreur!

ALCESTE.

Ton billet?... ah! plutôt que ta friponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,

Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y sacrifîrai, s'il faut, un million.

LE PROCUREUR.

Tant mieux!... Nous allons voir si c'est ainsi qu'on ose
Insulter, outrager, dans la plus juste cause,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, *hors de lui.*

Dubois! Germain! Picard!...

SCENE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

ALCESTE, *à ses gens.*

Avec célérité,
Sans pitié, chassez-moi cet homme, tout-à-l'heure;
Et qu'il ne puisse plus souiller cette demeure.

(*Les Laquais avancent sur le Procureur.*)

LE PROCUREUR, *effrayé.*

Monsieur!... Monsieur!...

SCENE

SCENE VII.

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

PHILINTE, *accourant.*

EH BIEN! quel eſt donc ce fracas?

LE PROCUREUR, *l'implorant.*

Monſieur!... Monſieur!...

PHILINTE.

Que vois-je? Et quels fâcheux éclats!

(*Aux Laquais qui entourent le Procureur, & cependant héſitent à l'aſpect de Philinte.*)

Dubois, retirez-vous.

(*Les gens ſortent.*)

SCENE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, *à Philinte.*

Monsieur, je vous atteste
Contre cet attentat insigne & manifeste !

PHILINTE, *à Alceste.*

Eh! mon cher, qu'est ceci ?

ALCESTE, *furieux.*

Laissez-moi ; mes transports,
Ma colère n'ont pas de termes assez forts.

LE PROCUREUR, (*faisant le courroucé.*)

Je viens pour un billet que Monsieur me dénie,
En osant me traiter avec ignominie.

PHILINTE.

Un billet ?

LE PROCUREUR.

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE.

Ah ! je commence à voir....

ALCESTE.

De vos lâches refus

Voyez-vous maintenant la ſuite déplorable ?
Mon Avocat n'a plus ce billet déteſtable,
Et le voilà tombé dans les mains d'un fripon.

LE PROCUREUR.

Vous l'entendez, Monſieur ?

PHILINTE, *à Alceſte.*

Cette fois, tout de bon,
Vous perdez la cervelle ; & votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès & d'une étrange ſorte.

ALCESTE.

Et comment faites-vous pour voir de ce ſang-froid
Toute perverſion de juſtice & de droit ?
Félicitez-vous bien de votre indifférence ;
En voilà de beaux fruits, en cette circonſtance ;
Un fourbe ſans pudeur, que ſon pareil défend ;
Un homme ruiné, le crime triomphant ;
Et, parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,
C'eſt qu'il ſemble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, *bien froidement, & ricannant.*

Ne vous y trompez pas, & c'eſt l'ordre en effet
Qui dans le fond préſide à tout ce qui ſe fait ;
Et vous verrez, Monſieur, que, malgré vos murmures,
En ceci, tout ira ſuivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour ſe tant gendarmer,
Comme ſi l'univers tendoit à s'abîmer :
Je plains les maux d'autrui ; mais, au vrai, cette affaire,
Dans la ſomme des maux, me ſemble une misère.
C'eſt un billet de fait ? D'abord, on plaidera ;
Et puis, au bout du compte, enfin, on le paîra ;

C'eſt la règle, la loi; qui ſigne ou répond, paye,
Et je ne vois là rien, rien du tout, qui m'effraye.

LE PROCUREUR.

Monſieur prend bien l'affaire; & j'oſe demander,
Moi, dont le devoir eſt d'inſtruire, de plaider
Pour les infortunés ſans appui, ſans refuge,
Si j'ai tort ou raiſon? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet: j'en prétends la valeur....

ALCESTE.

Inſidieux agent, votre homme eſt un voleur.

LE PROCUREUR.

C'eſt ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, *au Procureur.*

Monſieur, laiſſez-le dire;
Faites votre métier. On vient de vous élire;
Pourſuivez donc l'affaire, & vous aurez raiſon.

ALCESTE.

Ferme! Excitez-le encor à tant de trahiſon.
Je n'y ſaurois durer; & dans ce qui m'arrive,
Je ne puis plus tenir ma colère captive.
Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds juſqu'à la tête,
Que mon ſage Avocat lui-même n'eſt honnête?
Il ne le ſait que trop, que le billet eſt faux.

LE PROCUREUR.

C'eſt un fait que je nie.

PHILINTE, *à Alceste*

Excès de vos défauts,
De demander aux gens plus de droiture d'âme,
Plus de sincérité que la loi n'en réclame.

LE PROCUREUR.

Qu'on ose m'insulter ainsi devant témoins!
On verra.

ALCESTE.

Si je l'ose? Oui, traître, de tes soins
Tu sais bien quel sera le prix! Mais je proteste
D'en rendre la noirceur publique & manifeste;
Oui, morbleu! moi tout seul, je braverai tes coups.
Oui, moi-même au procès....

PHILINTE.

Eh bien! y pensez-vous?
Comment? Vous engager dans la cause?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

C'est en trop. Écoutez....

ALCESTE.

Il n'est rien que j'écoute.

PHILINTE.

Le dépit est bizarre, & c'est trop fort aussi.

ALCESTE.

Rien, rien, je plaiderai.

PHILINTE.

Parbleu! non.

ALCESTE.

Parbleu! si.

Qui m'en empêchera?

PHILINTE, *jouant le sentiment.*

Moi, Monsieur, qui déplore
Ce projet insensé. J'ajoute même encore
Que la saine raison, les égards, la pitié
Commandent à mon cœur bien moins que l'amitié.
Par le sentiment seul ma prudence animée
Devant ce zèle ardent tient mon âme alarmée....
De crainte... de regret... je me trouve saisi.

ALCESTE, (*avec dégoût.*)

Quel langage étonnant avez-vous donc choisi?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie?
Et pensez-vous, Monsieur, que sottement je croie
A tous ces faux semblans de sensibilité?
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez, ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions, & non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir;
Qus mon zèle confond votre refus d'agir;
Et que, par un dépit rongeur, qui vous accuse,
Vous souffrez d'un bienfait que votre âme refuse.
Voilà votre état vrai; voilà ce que je crois;
Et comment la vertu ne perd jamais ses droits.
Plus d'explication. Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,

Nommez-moi du billet, dont vous êtes porteur,
Le traitre créancier & le faux débiteur,
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, *au Procureur.*

Non, ne le nommez pas, Monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE.

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE.

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR.

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur le sait fort bien.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Mieux que personne.

ALCESTE.

Comment?...

LE PROCUREUR.

Le débiteur, c'est vous....

ALCESTE.

Moi? scélérat

LE PROCUREUR, *cherchant son carnet.*

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat,

Connoître donc ce titre & votre signature ?

PHILINTE, *avec le cri du désespoir.*

O grand Dieu ! c'est mon seing!

ALCESTE.

Le vôtre ? Juste Ciel !

PHILINTE, *vivement à Alceste.*

Comte de Valancés ; c'est mon nom actuel :
Et le traître Robert est un fripon insigne,
Qu'avec une rigueur dont il étoit bien digne,
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi;
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, *avec terreur.*

Vous ? . . .

PHILINTE, *d'un tems au Procureur.*

Billet faux ! Monsieur, que vous devez me rendre.
Ah! gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre !

LE PROCUREUR.

Je ne connois ici que mon titre.

(*Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.*)

ALCESTE.

Oh ! morbleu !
C'est vous, que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire & punir ? . . . . O céleste justice !
Votre malheur m'accable, & je suis au supplice.
Mais je ne prendrois pas, moi, de ce coup du sort,

Cent mille écus comptant... Eh bien ! avois-je tort?
Tout est-il bien, Monsieur ?

PHILINTE, *se levant avec fureur.*

Je me perds.... je m'égare....
O perfidie !.. ô siècle & pervers & barbare !..
Hommes vils & sans foi !.. Que vais-je devenir ?..
Rage !.. fureur !.. vengeance !.. il faut ... on doit punir...
Exterminer....

(*Le Procureur file pour se sauver; il va le saisir.*)

Monsieur !... Restez, sur votre tête !

LE PROCUREUR.

Comment ? & de quel droit est-ce que l'on m'arrête ?

PHILINTE.

Vous répondrez du mal que vous allez causer.

LE PROCUREUR.

J'y consens.

PHILINTE.

Mon déni doit vous désabuser.
Vous seriez compromis, l'honneur & votre place....

LE PROCUREUR.

Bagatelle !... Ceci n'a rien qui m'embarrasse.

ALCESTE, *au Procureur.*

Sors donc; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, *menaçant.*

Oui, je sors... à mon tour...

Il eſt tard, la nuit vient... demain il fera jour.

(Il s'avance pour ſortir.)

PHILINTE, *égaré.*

Hé! Champagne! à l'inſtant, les chevaux, la voiture!..

LE PROCUREUR, *retournant.*

Evaſion ſubite!... à demain....

SCENE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *déſeſpéré.*

L'IMPOSTURE
Peut-elle aller plus loin?.. Je ne ſais où j'en ſuis.

ALCESTE.

Vous pouvez diſpoſer de tout ce que je puis.
Mes reproches, Monſieur, ſeroient juſtes, je penſe;
Mais mon cœur les retient; le vôtre m'en diſpenſe.
Tout mérité qu'il eſt, le malheur a ſes droits,
La pitié des bons cœurs, le reſpect des plus froids.
Mon âme ſe contraint, quand la vôtre eſt preſſée.
Quand vous ſerez heureux, vous ſaurez ma penſée.
Allons nous conſulter ſur cette affaire-ci.
Je vais faire avertir mon Avocat auſſi.

Je souffre horriblement pour votre aimable femme.
Quant à vous... Profitez ; c'eſt le vœu de mon âme.

(Il va pour ſortir : il voit que Philinte eſt abymé dans ſa douleur; la pitié le ramène ; il le prend par la main, & l'emmène avec lui.)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, *se levant & s'asséyant avec inquiétude;* DUBOIS.

DUBOIS.

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet,
Je ne contredis point & veux ce qui vous plaît;
Mais vous vous faites mal, par ces façons de vivre;
Voulez-vous vous tuer? Vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE.

Que viens-tu me conter? Qu'on me laisse en repos.

DUBOIS.

Je vous conte, Monsieur, des choses à propos.
Départ précipité, poste & mauvaise route,
Et d'nn; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte.
Vous passez la troisième à ranger vos papiers;
Et celle-ci fait quatre: oui, quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière
Avez-vous donc encor passé la nuit dernière?
Debout, assis, debout; c'est un métier d'enfer:
Monsieur, pensez-y bien; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE.

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage?

DUBOIS.

Non, Monſieur; battez-moi, ſi vous voulez. J'enrage
De vous voir ménager ſi peu votre ſanté;
Et toujours pour autrui, par excès de bonté.
Rendre ſervice? Oui da; fort bien! je vous admire;
Mais il faut du repos; & je dois vous le dire.

ALCESTE.

Peſte ſoit de ta langue! & ton maudit babil....

DUBOIS, *calant*.

Allons, allons....

ALCESTE.

Dubois?

DUBOIS.

Monſieur?

ALCESTE.

Quelle heure eſt-il?

DUBOIS.

Neuf heures du matin.

ALCESTE.

Déjà! Comment! Encore
Ils ne ſont pas venus? Long-tems avant l'aurore
Ils avoient projetté d'être ici de retour.

DUBOIS.

falloit vous couc her, & vous lever au jour.

ALCESTE.

Ah! pour le coup... vois donc... j'entends une voiture...

DUBOIS.

Irai-je voir?

ALCESTE.

Oui, cours.

DUBOIS, *allant & revenant.*

J'y vais... Par aventure,
Si ce sont eux, faut-il leur dire?...

ALCESTE.

Que j'attends.

DUBOIS, *de même.*

Bien... Je ne dirai pas que c'est depuis long-tems?

ALCESTE.

Non.

DUBOIS *va.*

(*Il revient.*)

Qui dois-je avertir, Monsieur, de votre attente?
Est-ce Monsieur Philinte, ou Madame Eliante?...

ALCESTE.

Ah! que d'amusement! Veux-tu bien décamper?

DUBOIS.

Tout ceci, c'est, Monsieur, de peur de me tromper.
Les voilà tous les deux....

ALCESTE.

Allons, ſors donc.

(Dubois ſort.)

SCENE II.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *allant prendre Eliante, qu'il conduit dans un fauteuil.*

MADAME,

Voici des embarras fâcheux pour une femme;
Et des peines d'eſprit, plus cruelles encor,
Pour vous ſur-tout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez ſi peu cet accident ſiniſtre.
Eh bien! qu'a dit, qu'a fait, que pourra le Miniſtre?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu ſans douleur,
Sans un vif intérêt votre cruel malheur?

PHILINTE.

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE.

Comment donc?

ELIANTE, *ſe levant.*

Cher Alceſte, il eſt aſſez facile
D'imaginer la part & l'intérêt que prend

Mon

Mon oncle, à cette affaire : il eſt fort bon parent.
Mais trop tard, en effet, nous implorons ſon aide.
Votre moyen d'hier étoit un sûr remède,
Tant que votre Avocat, par un concours heureux,
Avoit entre ſes mains ce billet dangereux ;
Mais aujourd'hui qu'il eſt entre les mains d'un autre
Dans le parti du fourbe & très-contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit & clairement fait voir
Que, même ſans bleſſer les loix ni ſon devoir,
S'il prêtoit à nos vœux ſa ſecrète entremiſe,
On pourroit l'accuſer d'une injuſte entrepriſe,
Que nos vils ennemis feroient ſonner bien haut
Pour appuyer leur cauſe & nous mettre en défaut.
Et l'honnête Avocat, qui nous ſervoit de guide,
L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

ALCESTE.

Mon avis eſt le même.... Et qu'en avez-vous fait
De mon cher Avocat ?

ELIANTE.

Oh ! bien cher en effet.

ALCESTE.

A travers les ſoucis que ce moment prépare,
Madame, convenez que c'eſt un homme rare.

ELIANTE.

Homme rare en tout point, & par ſa probité,
Par ſon grand jugement, par ſa ſimplicité,
Et ſa ſcience claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE.

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu?

PHILINTE.

Avant notre retour, un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance,
De venir à Paris, lui seul en diligence,
Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE.

Quel est donc ce projet?

SCENE III.

ELIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS *annonçant*

MONSIEUR votre Avocat.

ALCESTE.

Bon! qu'il entre....

(*Dubois sort.*)

SCENE IV.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Eliante.*

MADAME, un pénible voyage
Vous a fort fatiguée ; & je trouverois ſage
Qu'en votre appartement, pendant tout ce propos,
Vous allaſſiez enfin prendre un peu de repos.
De ce qu'on aura fait nous ſaurons vous inſtruire.

PHILINTE.

Il a raiſon, Madame ; allez....

ELIANTE.

Je me retire.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

ROLET n'eſt pas chez lui. J'ignore la raiſon
Qui, de ſi grand matin & hors de ſa maiſon,
L'occupe & le retient avec inquiétude ;

Car c'eſt-là ma remarque au train de ſon étude,
On l'attend, il y doit rentrer ; & j'ai laiſſé
Pour l'appeller céans un billet très-preſſé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure,
Qu'il s'attend à traiter en cette conjonƈture.

ALCESTE.

Quel eſt ce traitement dont vous voulez parler?

L'AVOCAT.

Monſieur ſe réſoudroit, dit-il, au pis aller,
En ce moment fâcheux, à faire un ſacrifice.

ALCESTE, *à Philinte.*

Perdez-vous la raiſon ? Les lois & la juſtice !
Lorſqu'en un tel procès on ſe trouve engagé,
Le vice impunément ſera-t-il ménagé ?
Perdez tout votre bien, plutôt qu'en ſa foibleſſe
Déſavouant l'honneur & la délicateſſe,
Votre cœur ſe réſigne au reproche effrayant,
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime pouſſé juſqu'à cette inſolence
Du glaive ſeul des lois tienne ſa récompenſe !
Et ne lui donnons point par la timidité
L'eſpoir d'aucun triomphe ou de l'impunité.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Vous voyez, au parti que l'amitié conſeille,
Que ſon opinion à la mienne eſt pareille.
Je vous l'ai dit, Monſieur ; un accommodement
Eſt un ſage moyen, que l'on ſuit prudemment,
Quand d'une & d'autre part, avec pleine aſſurance,
On peut d'un droit réel établir l'apparence ;

Et la foiblesse même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits;
Mais tout ce que Monsieur vient de vous faire entendre
Est ici, sans détour, le parti qu'il faut prendre.
C'est mon avis sincère; & je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que si vous exigez que j'entame & ménage
Un traité, toujours fait avec désavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE.

Et dois-je tout risquer, Monsieur?

L'AVOCAT.

J'ose répondre
Que le fourbe saura lui-même se confondre;
En marchant droit à lui nous saurons le braver,
Et sa friponnerie enfin peut se prouver.
Hier, j'en craignois bien plus l'effet & l'importance;
Mais attentivement j'ai lu votre défense,
Les lettres, les états & les comptes nombreux
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire est, je le sais, longue & désagréable....

PHILINTE.

Voilà précisément la crainte qui m'accable;
Et quand je considère, avec attention,
Le fardeau qui m'attend en cette occasion,
Tant de soins à porter, d'intérêts à restreindre,
De gens à ménager & d'ennemis à craindre,
Tant de travail, de gêne & d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, *amèrement.*

Oui, ſuivez ce projet; &, quoiqu'il me déplaiſe,
Vous mettez mon humeur & mon eſprit à l'aiſe.
Vos jours voluptueux mollement écoulés
Dans cet affaiſſement dont vous vous accablez,
Ce goût de la pareſſe où la froide opulence
Laiſſe au morne loiſir bercer ſon indolence,
Sont les fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui
L'égoïſme enfanta; qui remontent vers lui
Pour en mieux affermir le triſte caractère.
Mais auſſi de ces fruits dérive leur ſalaire.
Votre âme eſt tout orgueil, votre eſprit vanité,
La hauteur elle ſeule eſt votre dignité.
Du reſte, anéantis, ſans feu, ſans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre léthargie;
Et dupes des méchans vous ſavez, ſans rougir,
Marchander avec eux un reſte de plaiſir.
Faites, faites, Monſieur.

PHILINTE.

Hé! mon Dieu, cher Alceſte,
Délivrons-nous ſoudain d'un embarras funeſte,
Et donnons-nous le tems de ſuivre, à ſon ſignal,
La fortune propice à réparer le mal.

(*A l'Avocat.*)

Vous, Monſieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCENE VI.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS, (*avec humeur.*)

Ce Monſieur... Procureur... il eſt là.

L'AVOCAT.

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, *indigné.*

Ah ! je ne reſte point à cet arrangement.
Ce feroit pour mon cœur un chagrin trop ſenſible ;
Que l'aſpect d'un pervers, de qui l'âme paiſible,
Et ſous cape riant des affronts qu'il a faits,
En triomphe remporte un prix de ſes forfaits.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

PHILINTE.

Je le suis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grâce, terminez ce débat & ma peine.

(Il sort en faisant signe à Dubois, qui a attendu, d'introduire le Procureur.)

SCENE VIII.

L'AVOCAT, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,
Malgré tout ce qui m'est en ces lieux arrivé,
J'ai bien voulu, Monsieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant risquer un tête à tête.
Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi?

L'AVOCAT.

Monsieur, connoissez-vous la probité, la foi,
La conduite, les mœurs & les moyens de l'homme
Qui réclame, en ce jour, une aussi forte somme?

LE PROCUREUR.

Ce n'eſt point mon affaire, & ſon titre ſuffit.

L'AVOCAT.

Si l'on prouve le faux, & l'erreur de l'écrit,....

LE PROCUREUR.

C'eſt ce qu'il faudra voir....

L'AVOCAT.

J'ai de sûres épreuves
Des tours de ce Robert....

LE PROCUREUR.

Vous en auriez cent preuves,
Que m'importe?... Qu'il ſoit honnête homme ou fripon,
Je m'en moque, dès lors que le billet eſt bon.

L'AVOCAT.

Il ne l'eſt pas.

LE PROCUREUR.

Chanſons!

L'AVOCAT, *ſévérement.*

Malgré vous & les vôtres,
On vous fera bien voir....

LE PROCUREUR.

Bah! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT.

Et moi, je me fais fort de prouver....

LE PROCUREUR.

Vous ?

L'AVOCAT.

Oui, moi.

LE PROCUREUR.

Que veut dire ceci? Voyons : eſt-ce la loi
Qui jugera l'affaire ? Eſt-ce pour autre choſe
Qu'ici je ſuis venu ? Déclarez-en la cauſe.
Expliquez-vous ; j'ai hâte. En un mot ſi je viens,
C'eſt pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT.

Hé bien, Monſieur, parlez. Dites votre penſée.

LE PROCUREUR.

Qui, moi ? je ne dis rien. Si la vôtre eſt preſſée....

L'AVOCAT.

A la bonne heure ; mais vous avez un pouvoir
Sans doute : propoſez, Monſieur ; nous allons voir.

LE PROCUREUR.

Propoſer ?

L'AVOCAT.

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR.

Allons, plaiſanterie !

L'AVOCAT.

Par-là, qu'entendez-vous ?

LE PROCUREUR.

Hé ! non ; je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des soucis superflus.

L'AVOCAT.

Quoi !...

LE PROCUREUR.

Vous êtes rusé ; l'on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas....

LE PROCUREUR.

Fi ! donc ; vous voulez rire.

L'AVOCAT.

En honneur !...

LE PROCUREUR.

Allons donc.

L'AVOCAT.

Comment !

LE PROCUREUR, *saluant.*

Je me retire.

L'AVOCAT, *le retenant.*

Un mot encor, Monsieur ; je puis vous assurer
Que je suis sans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi ? pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici, vous voulez prendre ?

LE PROCUREUR, *avec audace.*

Je ne biaise point; jamais, en aucun cas.
Et je vous dis bien haut, comme à cent Avocats,
Eussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des pièges captieux;
Ah ! je vous vois venir ! vraiment je vous la garde:
Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hazarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et séduit par votre air, qui me gagnera l'ame,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,
Des témoins apostés en tiendront magasin;
Tandis que finement deux habiles Notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires.
Je vous le dis, Monsieur: mais pour vous faire voir
Que je connois la ruse, autant que mon devoir.
(*Se tournant vers le fonds & les portes, & criant:*)
Au reste le billet est bon, la cause est bonne;
Tablez bien là-dessus, & je ne crains personne.

L'AVOCAT, *honteux & stupéfait.*

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison?

LE PROCUREUR.

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT.

Je ne connus jamais cet art, ni ce langage.

LE PROCUREUR.

Cette raison pourtant est bonne; c'est dommage.

L' AVOCAT.

Il suffit : je ne veux, ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR.

On me tient pour m'entendre ; & moi, je viens pour voir.

L' AVOCAT.

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR.

Adieu donc; on m'attend. Serviteur....

(*A part.*)

Le pauvre homme!

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

L' AVOCAT, *seul.*

Et je lui céderois ? Un malhonnête agent,
Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,
Mettroit donc à profit son coupable artifice,
Et l'équité timide obéiroit au vice?
Non, non. Je lui résiste; &, si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCENE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'Avocat, *en allant à eux.*

Inutile espérance! & ressource impossible!
Je n'ai vu qu'un cœur faux & qu'une ame insensible.

(*A Philinte.*)

Et si dans vos projets, Monsieur, vous persistez,
Épargnez-moi l'aspect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale austère
Étend d'un Avocat le noble ministère,
Mais lorsque je balance en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, & le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reste plus dans ma confusion
Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCENE XI.

ALCESTE, DUBOIS, L'AVOCAT, PHILINTE.

DUBOIS *accourant effrayé, à Alceste.*

AH! Monsieur! qu'est ceci? voici bien des affaires.

ALCESTE.

Quoi donc?

DUBOIS.

Tout est perdu.

ALCESTE.

Maraud! si tu differes....

DUBOIS.

Sauvez-vous.

ALCESTE.

Et pourquoi?

DUBOIS.

C'est qu'il faut vous sauver.

ALCESTE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

A l'instant.

ALCESTE.

Veux-tu bien achever.

DUBOIS.

Si j'achève, Monſieur, on vous prend tout-à-l'heure.

ALCESTE.

Qui me prendra ? Dis donc ?

DUBOIS.

Quittez cette demeure.

ALCESTE.

Impertinent au diable! avec tous ces tranſports....

DUBOIS.

Les eſcaliers ſont pleins d'Huiſſiers & de Recors.

ALCESTE.

Que dis-tu ?

DUBOIS.

L'on vous cherche... Ah! je les vois paroître.
Une autre fois, Monſieur, vous me croirez peut-être?

SCENE

SCENE XII.

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS, DUBOIS.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, Meſſieurs?.. parlez donc... avancez...

LE COMMISSAIRE.

Je demande céans, Monſieur de Valancés.

PHILINTE.

C'eſt moi.

LE COMMISSAIRE.

Je viens, Monſieur, & comme Commiſſaire,
Pour veiller au bon ordre, & non pour vous déplaire;
Je viens, dis-je, appellé par ma commiſſion,
Pour aſſiſter Monſieur,
(*Montrant l'Huiſſier*)
dans l'exécution
De certaine ſentence, à l'effet de capture,
Dont il va ſur le champ vous faire la lecture.

PHILINTE.

Quelle eſt cette inſolence? Oſez-vous bien, chez moi,
Venir avec éclat remplir un tel emploi?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur!... je vais par-tout où la loi me réclame.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre ame.
Éclaircissons la chose, & nous verrons après.

ALCESTE, *à l'Huissier.*

Eh bien, lisez, Monsieur. Voyons ces beaux secrets.

L'HUISSIER, *caricature; il met ses lunettes, & lit:*

» A vous, *& cætera*.... Très-humblement supplie
» Ignace-André Robert, disant qu'avec folie
» Au sieur de Valancés il prêta, dans un tems,
» La somme ou capital de six cent mille francs,
» Dont billet dudit sieur joint à cette requête.
» Sur l'avis que déja, par un trait malhonnête,
» Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
» Et ce secrétement: dont un regret mortel
» Survient au Suppliant, craintif pour sa créance;
» Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
» Le sieur de Valancés, de ruse prémuni,
» A pris son domicile en un hôtel garni;
» Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure,
» A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Juste ciel?

ALCESTE.

Fut-on plus effronté !
Et comment ose-t-on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son Juge ?

L'AVOCAT.

Contre de pareils traits, il n'est point de refuge.

L'HUISSIER.

Vous plaît-il d'écouter le reste ?

L'AVOCAT.

Poursuivez.

L'HUISSIER *lit:*

» Pour que du Suppliant les droits soient préservés,
» Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
» Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure,
» Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
» Dudit sieur Valancés ; à l'effet, & par corps,
» D'assurer lesdits droits, & ce, sans préjudice
» De la saisie entière, & par mains de Justice,
» De tous ses biens, ainsi qu'il pourroit arriver,
» Par-tout où se pourront lesdits biens se trouver.
» Signé, Rolet «. Et suit, par forme de sentence,
Appointement qui donne, au gré de l'Ordonnance,
Loisir d'exécuter le susdit contenu.
Signifié par moi, *Boniface Menu.*

ALCESTE.

Eh bien, que vous faut-il après ce verbiage ?

L'HUISSIER.

Les six cent mille francs, sans tarder davantage,

Ou que Monſieur nous ſuive à l'inſtant en priſon.

PHILINTE.

Marauds! voulez-vous bien ſortir de ma maiſon!

LE COMMISSAIRE, *s'interpoſant.*

Monſieur!.. ah! point de bruit.

ALCESTE, *à l'Avocat.*

Quel moyen faut-il prendre?

L'AVOCAT.

Vers le Juge avec eux, je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, *à l'Avocat.*

Qui, moi, Monſieur?

L'AVOCAT.

Vous-même. Obſervez, s'il vous plaît,
Que le Juge a parlé ſur la foi de Rolet.
Sur ſon faux expoſé, la Juſtice en alarmes
Protège le menſonge & ſes perfides larmes.
Rolet, dans ſa requête, avec dextérité
Donne à ſa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet aſyle,
Il vous montre ruſé, même ſans domicile;
Vous allez à Verſaille, il vous peint fugitif;
La choſe preſſe, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de Comte;
Rien n'arrête Rolet. Par une fauſſe honte,
Ne réſiſtez donc plus; & la concluſion,
Au pis, ſera, Monſieur, de donner caution.

ALCESTE, *vivement.*

Ah ! ſans aller plus loin, je préſente la mienne.

PHILINTE.

Ami trop généreux !...

L'HUISSIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
En blanc, j'ai pour ceci des actes différens.
(*Il les tire de ſon cornet.*)
Monſieur peut ſe nommer; s'il eſt bon, je le prends.

L'AVOCAT, *prenant la formule en blanc.*

Donnez. Monſieur eſt bon.
(*Il écrit.*)

ALCESTE.

Mettez le Comte Alceſte.

LE COMMISSAIRE.

Qui vous, Monſieur?

ALCESTE.

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, *à l'Huiſſier & au Garde.*

Je vous promets, j'atteſte
Que les biens de Monſieur paſſent un million.

L'HUISSIER, *à Alceſte.*

Signez.

ALCESTE.

Avec plaisir.

(*Il signe, & l'Huissier prend l'acte.*)

LE COMMISSAIRE, *à Alceste.*

Après cette action,
Vous me pardonnerez au moins, Monsieur le Comte,
Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste ?

ALCESTE.

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Seigneur
Du lieu de Mont-Rocher.

ALCESTE.

Justement.

LE COMMISSAIRE.

En honneur!
Vous me voyez confus, on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t-on choisi pour un pareil message?

ALCESTE.

De quoi donc s'agit-il ?

LE COMMISSAIRE.

J'arrive cette nuit
De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret, j'avois été vous prendre,

Et qu'ici j'exécute, à regret, ſans attendre.

L'AVOCAT.

O grand Dieu !

PHILINTE.

Se peut-il ?

DUBOIS.

Oh! le traître maudit !

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, vous me ſuivrez ?

ALCESTE.

Oui-dà. Sans contredit.

PHILINTE.

Alceſte ! eſt-il bien vrai ? quel accident terrible !

ALCESTE.

Quoi; Monſieur? Vous voyez enfin qu'il eſt poſſible
Que tout ne ſoit pas bien.

PHILINTE.

Après un pareil coup,
Je ſuis déſeſpéré... Que faire ?

ALCESTE.

Rien du tout.

(*Au Commiſſaire.*)

Monſieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,
Au Juge ſans tarder.

(*A l'Avocat.*)

Et vous, qui, pour la vie,
Serez mon digne ami, vous, Monſieur, ſuivez-moi.

(*Se retournant vers Philinte.*)

Je ne m'en prends qu'au vice, & jamais à la loi.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre;
Madame, ou feignez-vous de ne me pas comprendre?
Ne parlé-je pas clair? Oui, je cours le hazard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part;
Et comme de ces biens la plus grande partie,
Parce qu'elle est à vous, peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, & par provision,
La gêne & le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos vœux auroient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très-bons, mais vos biens très-saisis.
Prévenons donc les coups que l'on auroit choisis.
L'active avidité nous entoure & nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse;

Mais quand de tous côtés on ſe voit inveſti,
Il faut bien ſe réſoudre à prendre ſon parti.
Hâtons-nous donc, Madame, & prenons l'avantage.
Je compte vingt maiſons à voir dans ce voyage ;
Notaires, Avocats, agens à prévenir,
La moitié de Paris enſemble à parcourir.

ELIANTE.

Je comprends très-bien. Mais, en mon âme éperdue,
Une voix plus puiſſante eſt encore entendue.
De vos précautions le but intéreſſant,
Fût-il encor, Monſieur, mille fois plus preſſant,
Je crois que les malheurs du généreux Alceſte
Veulent nos premiers ſoins ; notre intérêt le reſte.

PHILINTE.

Que dites-vous, Madame, & quel eſt ce diſcours ?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes ſecours ?

ELIANTE.

Vous rentrez ſeulement, & vous venez de faire
Une aſſez longue abſence....

PHILINTE.

Eh oui ! pour mon affaire.

ELIANTE.

Et je vois que pour nous inquiet, empreſſé,
A ce ſincère ami vous n'avez pas penſé.
Ah ! Philinte....

PHILINTE.

[illegible]ntez : venez, chère Eliante :

Je vous demande une heure, & vous ferez contente.

ELIANTE.

Ah ! tout ce que j'apprends me frappe & m'attendrit;
Alcefte, Alcefte feul occupe mon efprit.
Oubliez-vous fi-tôt fa peine & fes fervices?
Avez-vous donc, pour lui, d'affez grands facrifices?
Mon ami, redoutez un peu moins vos dangers.
A qui fait fon devoir les maux font plus légers.
Rappellez, croyez-moi, votre cœur à lui-même;
Et, malgré les efforts de ma tendreffe extrême,
Ne laiffez pas le foin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les loix.
Elle parle à votre âme, écoutez fes murmures.
Laiffez pour aujourd'hui dans leurs routes obfcures,
Les méchans préparer leurs inutiles coups.
Alcefte à leur fureur vient de s'offrir pour vous;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête?
Allons le voir; peut-être attend-il notre appui.
Nous ferons pour demain; mais Alcefte aujourd'hui.

PHILINTE.

Demain, fera-t-il tems de prévenir l'orage?
Et demain cependant, avec double avantage,
Débarraffé de foins, d'un cœur plus affermi,
Je pourrai, fans retard, voler vers mon ami.

ELIANTE.

Vers votre ami, Monfieur! Comment, de votre bouche,
Ce nom peut-il fortir ainfi, fans qu'il vous touche?
Et favez-vous quel fort le menace à préfent?

Ce qu'on a fait de lui? ce qu'il fait? ce qu'il sent?
Ce dont il a besoin?... qu'il réclame peut-être?
Hé! devant lui, du moins, hâtons-nous de paroître;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, Monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE.

Mais déjà près de lui j'aurois porté mes pas,
Je m'y rendrois encor... Mais, ne voyez-vous pas
Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires?
Nécessaires pour vous? Mais vous vous refusez
A juger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, Madame, avec exactitude,
La gêne, les soucis, l'ennui, l'inquiétude,
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens....

ELIANTE.

Ah! je suis moins timide,
Ou plus épouvantée & plus foible que vous.
Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme, innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble & magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté,
Qui, par un jeu cruel de la fatalité,
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre,
Que vous laissez aller tout-à-coup, sans le suivre;

Que, depuis la douleur de ce coup imprévu,
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu...
Ah ! Monsieur, cette idée....

PHILINTE, *avec humeur.*

Un peu de complaisance,
Madame, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence
Déjà plus d'une preuve & d'assez bons garans,
Pour que, dans la chaleur de pareils différends,
Vous n'ayez pas besoin, soit zèle ou politique,
D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir,
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir.
Et, lorsqu'à le bien prendre, on ne me voit sensible
Qu'à vos seuls intérêts; lorsqu'un amour visible
Éclate assurément dans les soins d'un époux;
Que cet époux enfin, épouvanté pour vous,
Veut, par délicatesse, épargner à son ame
L'aspect humiliant des chagrins d'une femme,
Cette gêne subite & ces privations,
Que peut-être bientôt, en mille occasions,
Vous me reprocherez vous-même, à tout vous dire;
Quoi, c'est alors qu'afin d'étaler votre empire,
Vous affectez, ici, des soins compatissans?
Mais, Madame, après tout, comme vous, je les sens;
Et vous voudrez, de grace, observer que peut-être;
Je suis tout à-la-fois sensible, juste & maître.

ELIANTE, *la larme à l'œil.*

Ah ! Monsieur !...

PHILINTE.

Pardonnez à mon juste dépit,

Et ſuivons notre affaire, ainſi que je l'ai dit.

ELIANTE, (*ſoumiſſion douloureuſe.*)

Allons, Monſieur....

PHILINTE.

Allons. Champagne! mon caroſſe.
Nous allons commencer par le Banquier Mendoce.

SCENE II.

ÉLIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ELIANTE, *courant à l'Avocat.*

AH! Monſieur, vous voilà? quittez-vous notre ami?
Que fait-il?...

L'AVOCAT.

Sur ſon ſort, vos ames ont gémi.
Mais je viens diſſiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre, au moins, une bonne nouvelle.
Il eſt en liberté.

ELIANTE, *avec tranſport.*

Se peut-il? Quel bonheur!

PHILINTE.

Heureux événement!

L'AVOCAT.

C'eſt ainſi que l'honneur
Et la noble pitié d'une ame généreuſe
Triomphent aiſément d'une atteinte honteuſe.
Il court au Magiſtrat, comme vous le ſavez:
A peine devant eux ſommes-nous arrivés,
(Ils étoient deux enſemble) on le plaint, on l'accueille,
On l'inſtruit. Sur le champ ouvrant ſon portefeuille,
Sans proférer un mot, mais l'œil étincelant,
Votre ami leur remet un ſeul titre parlant,
Une lettre, où le ſtyle avec la ſignature
Prouvent par quel motif & par quelle impoſture
Ses lâches ennemis ont oſé contre lui
Surprendre le décret qui l'arrête aujourd'hui.
Cette preuve eſt ſi claire, entière, inconteſtable,
Que le Juge auſſi-tôt, d'une voix formidable,
Atteſte la juſtice & promet d'amener
Devant elle celui qui l'oſa profaner.
Vous, lui dit-il, Monſieur, ſoyez libre ſur l'heure,
Rendez la bienfaiſance à ſa noble demeure.
Qu'on oſe l'y pourſuivre encore & l'outrager,
Soyez sûr que les loix viendront la protéger.
Après quelques diſcours & les égards d'uſage,
Votre ami, d'un ton vif, le feu ſur le viſage,
M'emmène; &, ſans parler de ce qu'il vient de voir,
Rempliſſons, m'a-t-il dit, le plus ſacré devoir.
Grace au Ciel! je ſuis libre, & je puis, ſans contrainte,
Inſpirer aux méchans encore quelque crainte.
Enſemble allons trouver l'agent pernicieux
Qui pourſuit nos amis.

ELIANTE.

Eſt-il bien vrai ? grands Dieux !

L'AVOCAT.

Nous allons chez Rolet... Triſte & bonne rencontre !
Robert à ſes côtés à nos regards ſe montre.
» Le hazard eſt heureux, ſuivant ce que je voi,
Me dit Monſieur Alceſte, en s'approchant de moi ;
» Volez vers nos amis ; ma funeſte aventure
» Doit les tenir en peine. Allez, je vous conjure ;
» Raſſurez-les bien vîte ; inſtruiſez-les de tout ;
» Et, pour pouſſer enfin nos ſcélérats à bout,
» Revenez ſur le champ avec Monſieur Philinte :
» Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte. «
D'accord de ce projet, je viens donc vous chercher.

ELIANTE.

O ſecours généreux ! ah ! qu'il doit vous toucher,
Monſieur !...

L'AVOCAT.

Ne tardons pas ; cet eſpoir qui nous reſte...

PHILINTE.

Oui, mon caroſſe eſt prêt ; venez....

SCENE

SCENE III.

L'AVOCAT, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ELIANTE.

Que vois-je? Alceste!...

PHILINTE.

Est-ce vous, cher ami?...

ELIANTE, *avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.*

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir.

ALCESTE.

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Madame, & des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins, assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE.

Comment se pourroit-il?

ALCESTE, *criant d'exclamation cet hémistiche.*

Écoutez! je vous prie.

L'AVOCAT.

J'ai tout dit....

ALCESTE.

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut, dans le monde, un plus hardi méchant
Que ce lâche Robert, jadis votre Intendant.
L'œil fixe sur le sien, j'ai beau de cent manières
Circonvenir son cœur: menaces, ni prières
N'en viennent pas à bout; & sa perversité,
Dans l'œil de son agent puisant la fermeté,
Il m'ose tenir tête, avec une impudence,
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus; & prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur & sa vertu.
Oh! morbleu! pour le coup la fureur me transporte.
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte,
Les efforts de Dubois à cette trahison,
De ses bruyans éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient. Le front rouge de honte,
J'implore à cris pressés justice la plus prompte.
Bonne inspiration! puisque, dans le moment,
Un Commissaire, Archers, sont dans l'appartement.
Ah! fourbe, je te tiens, dis-je avec véhémence!
Le misérable encor fait bonne contenance.
Mais je n'hésite point, & m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discors:
» On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
» Dès long-tems la Justice a frappé le coupable;
» Nous avons de ce faux trente preuves en main,
» Il y va de la vie, & voici mon chemin.
» Si Robert à l'instant, à l'instant ne me donne

» Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
» Comme faussaire, ici, je le livre à la loi;
» Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi;
» Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
» Au criminel des deux garantisse un salaire.
» C'est moi, moi, Comte Alceste, HOMME DE QUALITÉ (*),
» Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. »
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le Procureur affecte un scrupuleux soupçon;
Robert épouvanté fait bien quelque façon,
Sous de vagues propos sa crainte se déguise:
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant, il succombe à cela:
On me rend le billet, & je l'ai: le voilà.

(*Il donne sèchement le billet à Philinte.*)

ELIANTE.

Cher Alceste! ô vertu! quel zèle magnanime!

ALCESTE.

Pour vous, toujours, Madame, égal à mon estime.
Et quand il éclatoit, même hors de ces lieux,
Votre douleur, sans cesse, étoit devant mes yeux.

L'AVOCAT, *à Alceste.*

Combien de vos succès mon cœur vous félicite!

ALCESTE, *à l'Avocat.*

Je le crois. Voulez-vous, Monsieur, que je m'acquitte

(*) On m'a reproché cette qualification HOMME DE QUALITÉ. Ce reproche est bien naïf. Je tiens ce titre, mis tout au bout du caractère & des efforts d'Alceste, comme une des bonnes choses de la piéce. C'est ainsi que la vertu tire parti des préjugés.

D'en avoir par vos ſoins obtenu le moyen ?

L'AVOCAT.

Monſieur....

ALCESTE.

Soyons amis.

L'AVOCAT.

Ce fortuné lien....

ALCESTE.

L'acceptez-vous ?

L'AVOCAT.

Monſieur, du plus vrai de mon ame.

ALCESTE.

Eh! bien ; libre aujourd'hui d'une pourſuite infâme,
Je retourne à ma terre, y voulez-vous venir ?
C'eſt-là que l'amitié ſaura vous retenir :
Vous me convenez fort, nous y vivrons enſemble.

L'AVOCAT.

C'eſt un bonheur de plus, &c....

ALCESTE.

Tant mieux. Je reſſemble
A quantité de gens, & j'ai de grands défauts,
Vous les tempérerez, & j'aurai moins de maux.

PHILINTE, *à Alceſte.*

Digne ami,... quoi!...

ALCESTE, *l'éloignant du geste, & avec un mépris tempéré de dignité.*

Monsieur; de ce nom je suis digne,
Je le crois. Mais qu'ici votre cœur se résigne,
Pour jamais, à ne plus appartenir au mien,
Ni par aucun discours, ni par aucun lien.
Je vous déclare net, qu'à votre ame endurcie
Nul goût, nul sentiment & rien ne m'associe.
Je vous rejette au loin parmi ces êtres froids
Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès long-tems avant l'heure suprême,
Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ELIANTE.

Cher Alceste, il craignoit qu'un imprudent secours....

ALCESTE.

Madame, avec regret, je lui tiens ce discours,
Mais nos nœuds précédens sont ma louable excuse.
Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse.
Je le lui dis encor; ce nœud m'étoit sacré:
Mais je le romps, dès-lors qu'il l'a deshonoré.
Trop de bonheur encor, Madame, est son partage;
Vous êtes son épouse. Ah! de cet avantage,
L'unique qui demeure à ses jours malheureux,
Puisse-t-il profiter, pour le bien de vous deux!
Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables,
S'adoucir, chaque jour, par vos vertus aimables!
La vertu d'une épouse est l'empire charmant,
Le plus doux, le dernier qui reste au sentiment.
Par ce vœu que je fais, lorsque je l'abandonne,
Il doit voir à quel prix ma tendresse pardonne.

Adieu; je pars, Madame, après cet entretien:
Qu'il regrette mon cœur, & se souvienne bien
Que tous les sentimens, dont la noble alliance
Compose la vertu, *l'honneur, la bienfaisance,*
L'equité, la candeur, l'amour & l'amitié,
N'existèrent jamais dans un cœur sans PITIÉ.

(*Il sort avec l'Avocat.*)

SCENE IV.

ET DERNIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

ELIANTE, *affectueusement, allant à Philinte.*

O MON ami!

PHILINTE, *confondu.*

J'ai tort.

ELIANTE.

Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait, que nous devons pleurer.

Fin du cinquième & dernier Acte.

ERRATA.

PRÉFACE.

Page xj, ligne 9; *lesquels*, lisez *lequel*.

Page xiv, lig. 1, *indiscrets;* lisez *indirects*.

Page xxix, lig. 1, *empoisonnée;* lisez *empoisonné*.

COMÉDIE.

Page 36, ligne dernière, *non pas. C'est au métier;* lisez, *non pas; c'est au métier.*

Même page, ligne 23, *condamée;* lisez *condamnée*.

Page 39, ligne 2, supprimez, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

Même page, ligne 3. DUBOIS *à part, mais haut à l'Avocat qui sort*: lisez, DUBOIS, *seul.*

Même page, ligne 4, *il faut la lui porter?* lisez, *il faut la lui porter.*

Même page, après ces mots: *Il faut la lui porter;* lisez, SCÈNE VIII; DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

Page 44, ligne 6, *suppôts;* lisez, *supports*.

Page 58, *encor;* lisez, *encore.*

Page 63, ligne 4; *de*, lisez, *de.*

Page 75, ligne 9; PHILINTE *désespéré*, lisez PHILINTE *désespéré, & s'abymant dans un fauteuil.*

Page 77, ligne 15; *& d'nn*, lisez *& d'un.*

Page 78, ligne 22, *déjà! comment! Encore;* lisez, *déjà? Comment, encore.*

Même page, ligne dernière, *falloit vous coucher*; lisez: *Il falloit vous coucher.*

Page 87, ligne 11, *de qui l'ame paisible*: lisez, *qui, d'une ame paisible.*

Page 91, avant dernière ligne; *mE*, lisez *me.*

Fin de l'Errata.

66246